

Philippe Madec

Habitant

Le texte

Préface de François Barré

Les textes réunis dans cet ouvrage composent le livret élargi du film *Habitant*, des réalisateurs Michel Le Bayon en charge des premier, second et dernier mouvements et Guy Demoy du troisième. Ce film, commandé par François Barré, Directeur de l'Architecture, a été produit par la Sept/Arte et le Ministère de la Culture et de la Communication, à l'occasion des premiers *Rendez-vous de l'architecture*, à Paris les deux et trois octobre 1997.

DU MEME AUTEUR

Boullée, Paris, Editions Hazan 1986, 1989

Boullée, Berlin, Birkhauser Verlag 1989

Boullée, Madrid, Ediciones Akal 1993

Le Matin de l'Architecte, Paris, Multm, 1991

L'En vie, Paris, Editions de l'Epure, 1996

OUVRAGES COLLECTIFS

"Le jeu subtil et poétique des espaces sous la lumière",
in *La Cité des Sciences et de l'Industrie*,
Editions Calmann-Lévy-ECSI, Paris, 1988

"Pour que la vie ait lieu (fragments)",
in *Architecture, Ethics and Technology*,
sous la direction d'Alberto Perez-Gomez
Mac Gill-Queen's Press, Montréal, 1992

"Le temps, vu de l'horizon" avec Michel Corajoud,
in *Concevoir, Inventer, Créer*,
sous la direction de Robert Prost
Editions de l'Harmattan, Paris 1994

Sommaire

Préface de François Barré	6
Introduction <i>... en aucun temps acquise</i>	9
Premier mouvement <i>A propos de chez soi</i>	17
Entre deux	
Deuxième mouvement <i>Seul et ensemble</i>	34
Entre deux	
Troisième mouvement <i>Agglomération métropolitaine</i>	48
Entre deux	
Quatrième mouvement <i>L'architecte, le monde et le nouvel ailleurs</i>	76
Annexes	
Annexe A : Le générique	98
Annexe B : ... au premier mouvement	103
Annexe C : ... au second mouvement	107
Annexe D : ... au troisième mouvement	111
Annexe E : ... au quatrième mouvement	115
Annexe F : Le résumé	118

Préface

L'architecture pour tous...

L'architecture pour tous...

Il s'agissait d'une volonté réelle de placer les premiers *Rendez-vous de l'architecture* sous le signe des questions qu'une société se pose sur la nature de ses espaces de vie et sur le développement de la cité. En effet notre civilisation urbaine interroge singulièrement l'architecture dans sa vocation citoyenne ; elle constate la difficulté des architectes, qui devraient être les garants des conditions spatiales de la citoyenneté, à répondre aux attentes vives

et légitimes de tous. Il est essentiel de rappeler celui qui est à la fois le centre et le destinataire de toute œuvre architecturale, l'usager, celui qui habite. De le replacer au cœur des débats sur la ville et l'architecture, dont certaines procédures tant créatives que politiques, administratives ou économiques tendent à l'écartier.

Pour cela, ne s'agit-il pas simplement de laisser se manifester la culture de l'habiter, si largement partagée ? C'est le pari et l'objet du film "Habitant". Donner à voir et à entendre celui qui donne son sens au travail d'architecture, aux tâches des maîtres d'ouvrage et des maîtres d'œuvre.

C'est cette communauté de la chose vécue qui rend l'architecture ordinaire, sereinement et avec grandeur. Elle la fait appartenir à ce qui nous est le plus familier, le plus en commun, le plus au quotidien, c'est-à-dire à la matière de nos jours.

Mettre en perspective cette relation de la vie et du bâti, la mettre en film, a tout naturellement reflété la densité de la vie même. Les voix, les horizons, les murs, les paysages, les matières et les joies, les tristesses, les espoirs et les déceptions sont là. Vrais en eux-mêmes.

Il fallait pour faire vivre cette requête du quotidien trouver parmi les architectes celui dont la voix dit ce qu'il crée après ce qu'il a entendu. Philippe Madec restitue à l'habitant les formes et les figures, l'espace et les

volumes, qu'un récit de vie n'avait su formuler, mais qu'une écoute fraternelle et inventive sait installer dans l'époque et dans l'épaisseur des jours partagés.

La diffusion du film auprès de tous les organismes en charge de la pédagogie, de la promotion et de la diffusion de l'architecture permettra de partager, avec ceux qui n'ont pas pu se rendre à la Villette, cette certitude d'une correspondance profonde et quasi essentielle entre l'architecture et ceux et celles qui l'habitent.

La retranscription écrite du film que nous mettons à votre disposition est, elle, une juste manière de rendre hommage à tous ceux dont la parole a éclairé ce film, à ces Monsieur et Madame Latapie, Hélène Planeix, Monsieur Berli, Léonard Cohen, Anne Igou, les Frères Jacques, Emmanuel Lévinas, Bernard Picon, Ali Keita, Camille Saint-Jacques, Annie Milon, Francine Marchand, Winnie Raveraud, Renzo Piano, Pierre Barbier, Paul Virilio et tous les anonymes : une mère, un voisin, un détenu, un homme et une femme âgés, des acteurs, un gardien, deux banlieusards, une méditerranéenne, une jeune fille, un couple de retraités, trois sans-abri, une vieille femme, et tous les sans-voix pris par l'image, et la foule...

François Barré

Directeur de l'Architecture et du Patrimoine

Juillet 1998

... en aucun temps acquise

*S'émouvoir au visage d'autrui,
ardeur à l'aube de l'architecture*

Depuis bien longtemps, vraiment, pour donner à saisir l'architecture, on parlait des bâtiments admirables ou insolites. Ou bien encore, on démêlait les lignées d'architectes, leurs influences partagées comme leurs détours par les arts plastiques, la pensée ou la science. On parlait surtout de l'ainsi nommée "grande architecture". Pour dire la ville — cet essor de l'architecture — on s'attachait à en valoriser les événements et le patrimoine

glorieux : les larges artères, les ponts, les équipements majeurs et les monuments, comme les vastes travaux d'urbanisme.

Cette tradition de longtemps vit toujours. Elle a résisté au Modernisme. Le Postmodernisme, les apports de la Nouvelle Histoire, l'ethnologie, la sociologie et les travaux architecturaux plus récents, enclins à la considération du banal, à la sympathie pour le quotidien et l'ordinaire n'ont fait que l'infléchir.

Cette longue pratique puise à plusieurs sources les forces de sa pérennité renouvelée : dans le goût pour l'académisme dont la France même moderne ne s'est jamais départie ; dans la tentation si vivante pour le monumental qui envahit même la conception du logement ; dans le désir des architectes d'être reconnus comme artistes, leur goût pour l'événement plastique et la représentation — parfois que d'eux-mêmes —, l'importance prise par l'image au sein de notre culture, le rôle des médias qui vivent surtout de l'extraordinaire, le publiable, ce monstrueux donc, cet à-part.

Nous vivons les suites de ce dix-huitième siècle où, dans le même temps, l'Académie séparait la grande architecture de la petite, les architectes de première classe de ceux des deuxième et troisième classes, et où les encyclopédistes classaient les architectures en douze catégories, de la noble à la médiocre, de la grotesque à la sublime. Le Goût commençait alors à tailler des

croupières à la Règle, et l'architecte, regardé depuis peu en créateur de génie, faisait déjà figure d'avenir.

Nous vivons encore cette situation, pourtant étrange désormais : l'architecture n'est-elle pas passée il y a deux siècles au service du citoyen, au service de chacun ?

Nous maintenons en vie un héritage désuet : nous continuons à affirmer qu'il y a d'un côté une grande architecture et de l'autre une petite ; nous croyons encore que l'apparition de l'architecture ne dépend que de la qualité des architectes ; nous nous rassurons des luttes intestines ou plus récemment nous évacuons tout débat autre que professionnel ; nous considérons surtout l'activité des hérauts, les résultats des Grands Prix, le contenu des revues et le brillant des images.

Pour que tout cela se soit perpétué, il a fallu que les architectes se soient fourvoyés dans quelques faux-semblants, et qu'ils n'aient pas compris ou qu'ils aient voulu oublier l'évidente omniprésence de l'architecture, son caractère banal et nécessaire.

Parfois sans portée, faible, bancal et même gauche, ou bien superbe, étonnante de justesse, parfaitement à sa place, émouvante, l'architecture est présente partout. Dès que se libère la pensée d'un établissement humain, dès que la conscience dispose de la matière pour que la vie ait lieu, l'architecture est là.

Promouvoir les effets extraordinaires de l'architecture comme le faisait la tradition, la frapper ainsi au sceau de la "Grande culture", au sceau d'un art qui — soit ! — serait accessible à tous mais, pour beaucoup, par la seule entremise des pouvoirs publics, positionne l'architecture hors du quotidien, la rend extérieure à nos respirations, aux battements de nos cœurs et aux rythmes de nos pas hésitants, à la matière même de nos journées.

De la sorte, l'architecture était éloignée et de sa cause et de son véritable domaine. Elle était détachée de son fondement vivant, de cette vaste demande ordinaire d'habitation à laquelle l'architecture répond, et que l'architecte a le devoir de satisfaire.

L'habitation n'est pas le logement. Habiter c'est vivre le monde — être au monde dit-on aussi. Habiter c'est être soi, en un lieu, homme et femme issus de la culture d'un lieu. C'est être soi sans lieu, homme et femme déracinés, à la recherche d'endroits à vivre. C'est être ensemble, ici et maintenant, dans les conditions mouvantes de la culture et de la Terre. Habiter c'est dormir dans sa chambre ou dans l'angle d'un porche, manger sur la table de la cuisine de la maison familiale ou à bord d'un vol intercontinental, lire sur un banc une feuille de journal laissé à l'abandon, ou assis dans un café consulter un écran d'Internet...

Habiter c'est au quotidien vivre, conforté par cette matière disposée avec bienveillance pour compléter la na-

ture devenue monde, contreforté par cette architecture souvent invisible, mais toujours présente, par cette architecture qui est l'une des plus belles dignités de l'ordinaire.

Malgré tout cela, l'architecture est une dignité en aucun temps acquise. Elle reste toujours à conquérir.

*
* *
*

Par ce film, nous avons voulu aborder la demande d'où provient l'architecture, l'entendre dans sa situation contemporaine. Nous voulions — plus qu'à voir — donner à entendre les causes plurielles de l'architecture en leurs conditions particulières, dans la voix de ceux qui la cherchent, de tous ceux qui en ont besoin : ces monsieur et madame tout le monde, comme l'agent SNCF, la petite-fille d'un artisan, le détenu, le philosophe, l'élus, ou le sociologue, l'artiste peintre, l'hôtelière, l'architecte, l'étudiant ingénieur, tous des habitants bien sûr, mais aussi le chanteur poète qui habite aussi n'est-ce pas ?

Aborder la parole de l'individu est immédiat (encore faut-il y souscrire par la suite). Mais la parole de la communauté ne se donne pas ainsi. La communauté excède la somme des individus qui la compose, car elle est un phénomène non réductible à la somme de ses

parties. C'est à la poésie que nous avons confié d'en faire état. Reçue par l'architecte — s'il consent à s'en émouvoir — c'est l'appel d'autrui, de l'autre et du Grand autre, c'est un appel du monde. Il nous fallait laisser remonter tout cela, qui ne se dit que rarement, qui est tu ou refoulé, qui n'est pas entendu et parfois peu dicible, inaudible. Il nous fallait laisser remonter la totalité. Un vrac du monde. Donner à entendre et évoquer. Dire au-delà du dire. Montrer au-delà de l'image. Dire et montrer quelque chose qui est banal, dire quelque chose qui nous est en commun.

Nous avons mis ensemble des paroles tendues vers l'architecture, des situations qui n'auraient pas lieu sans l'architecture, des envies, des tristesses, des paniques, des joies toutes inhérentes à la condition contemporaine de l'architecture. Le film est fait de quatre mouvements qui, chacun, illustrent une idée essentielle, un archaïsme rejoué chaque jour par la vie. Le premier s'attache à la maison ; le second à l'espace public de la cité ; le troisième à la métropole et le quatrième au monde, au lieu et au virtuel.

Au cœur de cette difficile et sereine recherche du "c'est comme ça", nous avons voulu faire un bout de chemin avec les poètes, tel le doux et fort Pablo Neruda :

*Je parle des choses qui existent, Dieu me garde
d'inventer des choses quand je suis en train de chanter!
Je parle de la salive répandue sur les murs,*

*je parle de tendres bas de prostituée,
je parle du cœur des hommes de vin
qui frappent le cercueil avec un os d'oiseaux.*¹

1 - *Résidence sur la terre*, Pablo Néruda, Poésie, Gallimard, Paris 1972, page 113.

A PROPOS DE CHEZ SOI

Des toits métropolitains sont posés à l'infini jusqu'à l'horizon. Le regard les caresse de gauche, puis de droite, lentement. C'est Paris. Les toits sont de zinc et les monuments des repères. Le regard en vient à se tendre, et pénètre dans la foisonnante matière des lucarnes et des façades. Arrivent des visages, d'hommes et de femmes qui marchent, parlent, mangent en mouvement, partout ; puis d'autres visages, une foule ou des gens isolés... Une voix se donne à entendre. C'est la voix du sens. La voix qui,

tout au long du film, portera ensemble les morceaux épars.

La VOIX

Aujourd'hui, tout commence par cela : un ancien mélange sans cesse ravivé, de pleins et de vides, de rues, de murs, de tuyaux et de clous, planchers, toitures, arbres, portes, drapeaux et cheminées...

C'est le plus vaste phénomène produit par l'homme sur Terre. Qu'on l'appelle bourg ou village ou ville ou banlieue, c'est le lieu principal de son habitation.

Habiter ce n'est pas seulement être logé, mais vivre le monde, soi en un lieu, homme et femme issus de la culture de ce lieu, ou déracinés à la recherche d'endroits. C'est être soi, ensemble, ici et maintenant, dans les conditions mouvantes de la culture et de la Terre.

Vivre chaque jour, confortés par cette architecture souvent invisible, toujours présente, par l'architecture qui est la plus tacite dignité de l'ordinaire.

Au-dessus des toits de Bordeaux, un long pont suspendu est lancé sur la Garonne. Plus bas voilà quelques usines et la succession de leurs toits de tuiles rouges. Puis une tour blanche aux balcons bleus, puis deux tours et une barre identique. Et

toujours le secteur industriel jouxtant un tissu pavillonnaire. On est à Floirac en Gironde.

Le regard descend vers une maison très différente de celles avoisinantes : les murs et le toit sont en tôles ondulées, transparentes et opaques, sa toiture n'a qu'une seule pente.

La VOIX

De tous les lieux, le logement est primordial.
Vital vraiment. Il nous assoit quelque part et manifeste notre existence.

La MERE (voix off)

J'étais vraiment surprise, très surprise... et puis, honnêtement, pas très emballée quoi ! Enfin ce n'était pas moi ! Alors j'ai laissé faire, bien entendu. C'était leur idée, ça leur plaisait. Donc, par ricochet, j'avais moi, rien à dire. J'aurais pas fait construire ça, quoi ! Voilà ! Mais enfin, c'étaient pas nous !

Le VOISIN (voix off)

C'est sûr qu'au début on pensait davantage à un garage ou à un hangar qu'à une maison. Puis c'est vrai que ça a l'air agréable à vivre. C'est inhabituel.

Le regard plonge du ciel dans la véranda de cette "drôle" de maison. Un enfant y pousse un landau.

Attablé un couple parle dans la lumière.

Banc titre : Monsieur et Madame Latapie, agents S.N.C.F.

Mme LATAPIE

On a eu du mal, déjà, à s'imaginer ce que ça allait être. Et puis, c'est vrai que l'Everit en façade... On a une image de l'Everit qui n'est pas celle d'une habitation. C'est un hangar, c'est un garage. Au début, on a été un petit peu interloqué, et puis après, à la réflexion, on s'est dit : pourquoi pas.

Devant la façade de la maison fermée, le vent fait bouger des thuyas, bas.

Banc titre : Maison Latapie, Floirac 1993-1996

On revient aux Latapie chez eux, à la même table.

Mme LATAPIE

Par hasard, on est passé dans la rue, et on a vu ce terrain. On a eu envie d'acheter ce terrain, d'avoir notre maison.

De l'autre côté de la rue, il y a un pavillon dix-neuvième siècle. Il est estompé par une grille en fer forgé à l'ancienne sur son mur bahut, et par une porte en métal et Everit, entrouverte.

Un autre pavillon fait son pendant, derrière les roses et les thuyas. La Maison Latapie est portes et volets ouverts. Du bois en attique réchauffe la nue façade en Everit. Tout est calme, même le ciel.

Mr LATAPIE

C'était : essayer d'avoir le plus d'espace possible, et si possible de la lumière...

Mme LATAPIE

... une maison différente

Dans les plaques de plastique nervurées et translucides, les structures et les attaches sont prises aux pièges de la matière, le soleil aussi.

Mr LATAPIE

On avait un financement, un budget qui était limité...

Banc titre : coût de la maison, 400.000 francs T.T.C.

Mr LATAPIE

... donc, il fallait qu'on passe avec ce budget-là, et ça a été une des priorités. On leur a dit ...

Banc titre : Leur = Lacaton et Vassal, architectes

Mr LATAPIE

... d'abord, on a un budget ... et après on voulait à peu près ça. On a discuté, on a bien discuté. Ils nous ont fait parler. Voir ce qu'on voulait d'une maison, ce qu'on attendait d'une maison exactement, et on est parti là-dessus quoi.

La maison est vue du côté jardin, transparente et généreuse, puis c'est l'angle de la véranda vaincue de soleil. Pendant que les Latapie parlent, on découvre l'intérieur, le haut, le bas et leur relation par la véranda.

Mme LATAPIE

Ils nous ont posé la question : "Est-ce que les portes vous les fermez ?" On a dit : "Non" (rires).

Mr LATAPIE

Ça ne nous a pas gêné du tout et ça ne nous gêne absolument pas de ne pas avoir de portes.

Mme LATAPIE

On a appris à vivre dans la maison. C'est vrai que notre vie a été modifiée. C'est une maison dans laquelle on vit avec les saisons. La véranda, on ne l'utilise pas de la même façon, l'hiver et l'été. L'hiver, il y a le bois pour le chauffage, c'est plus l'atelier ; puis l'été il y a la piscine des enfants, on y mange régulièrement, c'est totalement différent.

Madame Latapie est assise à table dans la véranda avec son fils et sa fille. Elle leur montre l'album photographique de la maison en construction. Ils se parlent du chantier et de couleurs, tout en douceur.

Mme LATAPIE

Tu vois. Regarde. Plus ça va, plus ça monte. Toute l'ossature. Ça, ce sont des détails. Votre chambre, elle est au-dessus.

Le FILS

- Ah, oui...

Mme LATAPIE

- Le plancher...,

Le FILS

Aaaah...

Mme LATAPIE

Là, c'est presque fini. Tiens, un petit ouvrier !

dit-elle en montrant son fils dans la photographie.

Rire des enfants.

L'eau coule sur les panneaux transparents de la véranda. Le bruit fait frais. Dehors est flou.

Mr LATAPIE

Moi, j'aime bien bricoler. Alors déjà, justement cette possibilité de pouvoir bricoler, même l'hiver par exemple, c'est ce qui se passe puisque l'été on s'en sert autrement de cette véranda. Je bricole pas mal l'hiver. Bon je peux m'installer. J'ai la place, je mets mon bazar à moi, et il n'y a aucun problème...

Des assemblages et des détails rudimentaires règlent la tenue et toutes les respirations de la maison : Triply, charpente boulonnée, profilés du commerce, tubes carrés ou ronds, vis sans fin, joints de Néoprène, etc.

Mme LATAPIE

10.000 boulons, oui ! Le jour où on déménage, on peut déménager la maison. On peut partir avec. C'est un peu notre carapace.

La maison Latapie s'éteint. Il fait nuit.

La VOIX

Perdre le lieu, c'est être nulle part.
Sont-elles prêtes, ces familles, ... à la perte de l'endroit,
au nomadisme, à la simple mobilité...

*Un campement de fortune fait de larges tentes aux
formes et aux couleurs différentes est en cercle
autour de la fontaine d'un petit square à Paris.
Quelques familles de sans-papiers et de sans-logis
y demeurent.*

La VOIX

... alors que le rêve le plus partagé reste l'accession au
logement, au patrimoine ?
L'aventure n'est-ce pas encore de parvenir à l'espace, à
la lumière et à la liberté d'usage ?

*Voici un autre campement de tentes militaires dans
le 13ème arrondissement de la capitale. Un gamin
en pyjama y disparaît. Une mère noire savonne sa
fillette nue, des hommes ne font rien. Passent les
trains.*

Il est émouvant d'entendre dans ces mots d'habitants, les
ambitions des premiers architectes modernes, si

révolutionnaires au début du siècle. Que chacun accède à l'espace demeure bien un idéal. Mais n'est-il pas plus difficile encore à atteindre aujourd'hui ?

Des voitures passent sur le boulevard Masséna à Paris. La caméra se déplace du Nord vers l'Ouest, elle s'arrête sur une façade qui est d'écriture moderne, s'y attarde

Banc titre : Maison Planeix, Paris 1924-1929

Melle PLANEIX (voix off)

C'est mon grand-père qui, en 1924, est allé voir Le Corbusier parce qu'il avait acheté ce terrain. Et il lui a demandé de lui construire sa maison. Mon grand-père est allé voir Corbu en 24, et ils ont occupé la maison au tout début 29.

Hélène Planeix assise sur l'escalier dans le jardin. Pendant qu'elle parle, on voit la maison et son jardin, les escaliers et les larges baies aux menuiseries brunes, les balcons, les terrasses, les cheminées en inox, les parterres et les garde-corps métalliques...

Melle PLANEIX

Mon grand-père, c'était un autodidacte. C'était quelqu'un d'origine de milieu très simple, mais qui était très

curieux, très ouvert, qui s'intéressait beaucoup à l'art, à tout ce qui était création moderne. Et il a été subjugué — disons — par ce qu'avait fait Le Corbu.

Le jardin ressemble à une grande pièce verticale, avec loggia. L'intérieur est à fleur de vitre.

Melle PLANEIX

Sa maison, c'était pas sa danseuse, c'était pas pour se faire un plaisir, c'était vraiment sa maison pour y habiter. Donc il était très regardant sur la qualité des matériaux, sur les mises en place et ce genre de choses.

On voit des images de l'intérieur de la maison. Dans un séjour, une femme lit dans un fauteuil en cuir noir, aux murs des livres et des voiles pendent devant les hautes baies...

Melle PLANEIX

Il y a toujours de grandes hauteurs sous plafond, c'est très lumineux. C'est vraiment des maisons où on respire. Grâce aux grandes baies vitrées, on a des relations intérieur-extérieur qui sont très agréables et très valorisantes pour l'intérieur.

... dans le coin du séjour, un bureau occupé de choses. La passerelle se jette dans le jardin, la fenêtre ouvre le dedans et le dehors.

Sur la tablette au-dessus du radiateur, au plein soleil, chauffe un large cendrier.

Quelques sièges et des jouets disent un enfant absent. Un ficus en pot, un balcon, une terrasse...

Melle PLANEIX

Par rapport aux autres villas de Le Corbusier, je dirai qu'elle a bien vieilli.

... le soleil réchauffe, paisible, la terrasse tournée vers le soir, les arbres taillés très verts.

Brutalement, le feu apparaît dans le noir. Tout est rouge et flamboyant. Les gens se protègent, visages masqués, à l'abri précaire d'une maison. Toutes proches d'autres maisons brûlent. La lumière grandit et apparaissent les ravages d'une crue, des maisons éventrées et des carcasses de voitures retournées...

La VOIX

On a tout perdu, disent-ils, Tout ... C'est avec le vent, l'orage, un tremblement de terre ou l'inconscience, la folie ou la bêtise simplement, que le feu et l'eau emportent tout. Tout, sauf la tristesse et le désarroi.

... puis frappent les dégâts de la lave et de la cendre. Tout est gris et fumant, chaud et gondolé, vide, vidé de sens et vidé de gens, à l'abandon.

La VOIX

Je me souviens de ce couple effondré et de leurs enfants. A l'intérieur de leur maison en flammes dans le vent ou réduite en gravats dans la boue de rivière, il y avait bien plus que des choses, plus qu'un capital. Il y avait une part d'eux, intime et profonde, vitale, confiée à la bâtisse. C'est cette dimension ontologique à laquelle l'architecture répond.

Banc titre : Monsieur Berli, directeur d'un hôtel social.

A l'intérieur du refuge de Nanterre, les murs et les sols sont carrelés. Les lits sont alignés et superposés Dans les salles trop communes, trop larges et trop tristes, les êtres sont des ombres, repliés sur eux-mêmes, inquiets ou défaits.

Monsieur Berli vient dire l'essentiel, ce qui ne peut pas être réduit.

Mr BERLI

On ne peut pas être soi-même, et vivre sereinement en sécurité, s'épanouir, véritablement être soi-même, sans

avoir son lieu à soi. On ne peut pas être un homme, une femme équilibrés sans avoir sa maison, son appartement, son studio. C'est vraiment la nécessité de base.

A l'angle d'une cuisine blanche, derrière une table, devant une fenêtre horizontale à la hauteur de son regard, un homme assis parle et fume, devant lui un verre et une mug. Il est en noir et blanc ; le peu de couleurs vient de l'extérieur.

Banc titre : Léonard Cohen, poète et chanteur

Léonard COHEN

J'ai été dans beaucoup d'endroits, de très beaux endroits, mais rien de comparable avec ce petit angle, ici, dans cette cuisine. C'est vraiment mon endroit préféré. J'aime m'asseoir ici, aussi souvent que je le peux. Je n'ai plus beaucoup la chance de m'y asseoir très souvent maintenant. J'aime ce coin.

Le visage magnifique du poète est cadré entre la lumière, l'ombre et la fumée de la cigarette qu'il ne quitte pas.

Léonard COHEN

C'est toujours un effort de se sentir chez soi. Je veux dire que ce n'est pas quelque chose qui est donné à chaque homme. C'est un effort qui est resté. C'est une

récompense pour un certain type d'effort, un certain type d'activité. Si vous pouvez vous défaire de votre propre sentiment d'aliénation, de votre propre sentiment de rejet, alors vous pouvez vous sentir chez vous dans la plupart des endroits. Si vous ne pouvez pas, peu importe où vous êtes, vous ne pourrez pas être chez vous.

Vu depuis une dune, il est de dos, noir dans son manteau long au col relevé, regardant l'horizon absent de l'image. Au bord d'une mer grise dont les vagues se forment et se brisent devant lui, jusqu'à venir couvrir ses pieds, et les couvrir à nouveau. Le poète est. La mer aussi.

Léonard COHEN

Aussi c'est vraiment le défi auquel chaque homme fait face : se défaire des barrières entre lui et le reste du monde pour pouvoir se sentir chez soi.

Cadré serré, Léonard Cohen poursuit.

Léonard COHEN

Mais fondamentalement, surtout pour quelqu'un aussi torturé que moi, l'effort est toujours de se défaire des barrières qui viennent de ce sentiment d'être à la maison. En d'autre mot, nous souffrons surtout de ce sentiment de la perte du logis, nous souffrons surtout de ce sentiment de ne pas être chez soi, dans nos chairs, dans nos cœurs,

dans nos esprits. Aussi la question d'être chez soi est la question latente pour les gens, même si ils sont capables de repérer ces facteurs, ces caractéristiques, ces états d'esprit qui leur permettent de se sentir en sécurité en eux-mêmes, où qu'ils soient.

A l'intérieur de la prison de La Santé, grise, dans l'espace central, vertical et métallique, la voix d'un détenu, que l'on ne voit pas, appelle dans le vide de cette morte géométrie. Il cogne sur sa porte pour être entendu.

Le DETENU

Surveillant ! ... Surveillant, s'il vous plaît !...

Heureusement un saxophone se met à jouer...

Apparaît cette photographie si chère à l'artiste canadien Melvin Charney. Dans Varsovie de l'après-guerre, détruite, dans Varsovie rasée, dans le froid enneigé de l'hiver, un photographe tire des portraits. Partout autour, les ruines et la neige. En guise de fond, en guise d'horizon, en guise d'avenir, il a tendu un drap sur lequel est peint un paysage luxuriant, présentant au plein centre d'une perspective cavalière, une villa idéale. Elle est dans la visée, en objectif, en espoir. Au centre de la ville, toute en décombres, l'image de la maison rêvée, quoique improbable, redonne espoir et sens à

*l'humanité manifeste sur ce visage, à la ronde
chaleur slave de cette femme en train de sourire,
juste là, dans son foulard, emmitouflée.*

La VOIX

L'image de la maison idéale suffit, parfois, pour exister à nouveau un instant.

Ici dans Varsovie détruite — ou dans ces lieux que la barbarie s'acharne à détruire.

L'œuvre d'architecture, même au delà de la triste misère, de la simple tendresse en accédant à ceci ou cela, est un acte d'amour : créer de la présence.

Premier entre-deux

(Sur un fond de schiste gris bleu,
une écriture manuscrite déroule la phrase)

... un lieu où on l'y retrouvera ...

SEUL ET ENSEMBLE

Comme vus d'oiseau, une femme debout et un homme assis sur une borne en pierre mangent ; deux chiens salivent autour d'eux ; la femme refrène leurs ardeurs, tout est pavé alentour.

Vient une suite d'images immobiles, une autre femme assise sur un banc dans un désert de sable, un homme allongé passant ses vacances à "Balconville", ce Montréal d'été, un autre au soleil au pied d'une tour, puis un gros homme seulement vêtu d'un slip et de chaussettes allongé au sol sur un triangle de pelouse délaissé de rue, une femme

assise au soleil en fond de cour travaille, elle a un pied nu.

La VOIX

S'asseoir à *Zabriskie Point* sur un banc disposé par d'autres, au pied d'une tour à Chicago sous le regard de l'autre, s'étendre à Montréal porté par l'architecture, à San Diego sur un peu d'herbe au milieu des voitures, travailler au fond d'une cour à Paris, toutes nos solitudes sont passagères, peuplées de l'autre, envahies par son regard, son ombre même.

A la terrasse du "Bistrot Arlésien" deux hommes prennent un café pendant qu'un autre s'éloigne, les mains dans les poches. Des rues mènent vers la Place du Forum d'Arles, un homme suit une femme. Sur la place un livreur pousse son diable chargé de caisses, un vieil homme marche le journal à la main. Le Forum apparaît dans toute son étendue, la statue du poète Frédéric Mistral trône et commande à la marée des parasols et des tables de bistrots.

La VOIX

La ville, l'architecture, le paysage accompagnent cet état, si humain, d'être seul et aussi ensemble.

Les lieux sont donnés pour cette vie : la rue, la terrasse, le jardin, le parc, la place, le Forum, l'ancienne place des hommes comme on dit en Arles.

Place de toujours, et toujours vivante, transformée, donnée, encore donnée...

Banc titre : la place du Forum en Arles

La patronne de l'Hôtel Nord Pinus est assise à sa terrasse, dans l'ombre de la statue du poète.

Banc titre : Anne Igou hôtelière

Mme IGOU

Quand on me demande, par exemple, pour l'hôtel, s'il y a un parc ou s'il y a un jardin, je dis : "Oui". La place du Forum est un jardin parce qu'il y a des arbres, parce qu'il y a des terrasses, parce qu'il y a des gens qui boivent des Pastis, parce qu'il y a des gens qui mangent. Parce que c'est un jardin, oui, il y a des oiseaux... C'est un jardin vivant en plus parce qu'il y a des voitures, ce qui est formidable.

Un scooter file entre les parasols, une voiture s'en va derrière les tables habillées de parasols et de couverts.

Mme IGOU

Et avant tout, c'est une place populaire, la place du Forum. Donc, je pense que l'on ne peut pas vraiment changer cet état d'âme-là.

Une femme nord-africaine marche avec son cabas rouge sous le bras, elle tient son foulard. Aux tables des terrasses, des gens parlent et boivent, d'autres marchent dans la rue, autour le bruit de cette lente agitation. Longuement la caméra pivote sur elle-même et quitte la statue de Mistral, on voit le contour haut de la place, là où les immeubles et les parasols découpent le ciel.

Mme IGOU (voix off)

C'est un espace complètement parfait par, déjà, les proportions de la place du Forum. Et puis, c'est un espace qui est complètement fermé — pratiquement — parce que les quatre rues qui partent de côté, on ne les voit pas. Donc en fait, c'est comme dans une grande pièce, c'est comme une énorme cour intérieure qui serait ouverte. Ce n'est pas plus que ça. C'est une cour intérieure partagée avec plein d'autres gens.

Le regard tourne encore vers le haut et revient à Mistral. Le café Van Gogh resplendit, tout jaune d'or. Des touristes prennent des clichés. Entre deux colonnes, vestiges d'un antique fronton incrusté dans la façade de l'Hôtel Nord Pinus, sont fixées

deux plaques d'époques différentes : "Place du Forum" et "Ancienne place des hommes".

Mademoiselle Igou, la fille, lit un texte, assise à côté de son amie qui opine du chef.

Melle IGOU

“Avant d’en référer à l’antiquité, la place du Forum s’appelait place des Hommes à cause des ouvriers que les bayles venaient s’y procurer. Des ouvriers sur leurs pieds, pas sur leurs fesses comme les clients alanguis des bistrots d’aujourd’hui. Et les jours de marchés, Arles est encore une ville d’hommes debout, où les affaires se traitent à la verticale, qui est la position vraie de l’humanité”².

Madame Igou, à la même table

Mme IGOU

C’est la place du Forum, donc c’est là... Oui, c’est un lieu de rencontre. De toutes manières, une place est toujours un lieu de rencontre, parce que c’est un lieu où l’on tourne. Quand on voit le mouvement des mobylettes et des voitures, les gens ne tournent que pour tourner, comme on tournait avant sur les places de village. Ça, ça n’a pas changé...

2 - *Le Forum* de Michéa Jacobi.

Voilà la nuit. Les gens marchent deux par deux, les terrasses sont remplies. Dans la lumière jaune, rouge et chaude des bistrots peuplés, les groupes animés chantent.

Par la suite, image par image, les lumières des ampoules s'éteignent et la lumière du jour revient.

Un ENFANT (voix off)

Pourquoi, maman ?

Au jeune matin, se prennent les premiers petits déjeuners en terrasse.

Le même ENFANT (voix off)

Pourquoi, maman ?

Un homme répare son enseigne, une femme astique les cuivres de la porte de l'hôtel, un hôtelier voisin lave devant son pas de porte, un employé municipal ramasse quelques feuilles de platanes, la cafetière de la Taverne du Forum ouvre les volets.

La VOIX

Ici en Arles, ce forum préservé, lentement transfiguré en place où manger.

Là-bas à Paris un autre Forum, dit-on. Mais, il a bien fallu que l'espace public perde de son sens pour que certains osent nommer ainsi une galerie marchande.

En train de manger ou d'acheter, de déambuler ou de regarder, sommes-nous bien toujours ensemble dans ces lieux pour la communauté ?

Ou les uns à côté des autres ? Etonnante société !

Une chaîne d'images, en noir et blanc, montre le quartier de Beaubourg en pleine démolition, alors que se profile l'ossature monumentale du Centre Georges Pompidou, les tas de gravats sont partout et volumineux. D'un côté on casse le Paris ancien, celui de la tradition, de l'autre on érige le plus moderne, le plus technologique ; la rue Beaubourg est encore pavée, les charrettes sont à bras,...

Les FRERES JACQUES (chanson)

Dans les halles de Paris
Près de la rue Saint-Denis
Y'a tout un monde qui vit
Et qui grouille dans la nuit
Y'a les mains pleines de sang
Qui pompent des bœufs saignants
Y'a le bruit des gros camions
Qui transportent le poisson
Y'a les trognons de chou
Qui roulent vers les égouts

Pyramides de carottes
Que l'on va lier en bottes
Des poireaux des échalotes
Des volailles qui gigotent
Des déchets pour les gargotes

Un HOMME AGE (voix off)

Vous savez : c'était une vie tout à fait spéciale, hein...

Une FEMME AGEE (voix off)

C'était spécial, les Halles...

*Image par image, la vie devant Beaubourg montre
sa frénésie et la géométrie des files d'attente.*

*Plus tard, un jeune homme chamarré, un sac au
dos, descend un escalator.*

Banc titre : le Forum des Halles à Paris

La VOIX

Que dis-tu, Emmanuel, de cet autre à côté de moi ? De celui-là qui vit les mêmes lieux, qui fait foule et que je perds ? De celui-là pour qui l'architecte conçoit les lieux, les endroits, les recoins ? Que dis-tu de cet habitant comme toi... de cet habitant comme moi ?

*La voix du philosophe Emmanuel Levinas se donne
à entendre. Des gens déambulent.*

Emmanuel LEVINAS (voix off)

Le visage exprime à la fois la misère d'autrui, sa mortalité... et il exprime le commandement d'autrui à mon égard...

Le philosophe vient à l'image, en buste.

Banc titre : Emmanuel Levinas, philosophe

Emmanuel LEVINAS

... éventuellement, qu'il s'agit de l'habiller éventuellement — éventuellement n'est-ce pas ? C'est exactement le propos biblique : nourrir ceux qui ont faim, habiller ceux qui sont nus, abreuver ceux qui ont soif, faire entrer sous un abri ceux ... Toute la chose matérielle, toute la vie matérielle, n'est-ce pas, commence par "m'importe", "m'importe en autrui".

*Des gens marchent, se reposent, parlent dans le
Forum puis s'en échappent.*

Emmanuel LEVINAS (voix off)

Le fait d'aimer son prochain est une modalité de vie sensée... ou de pensée, aussi fondamentale — je dirai —

plus fondamentale que la connaissance de l'objet, et que la vérité en tant que connaissance d'objet.

De la fontaine des Innocents vers Beaubourg, la foule et des individus isolés ou en petit groupe vivent les places et les rues, font la queue ou sirotent des cafés. Ils viennent ensemble face à nous, ils font foule.

Emmanuel LEVINAS (voix off)

La responsabilité sans culpabilité, comme si autrui m'était quelque chose, comme s'il était mon parent, comme si cet étranger me regardait. C'est la chose la plus paradoxale de la relation humaine d'ailleurs, absolument authentique, éthiquement absolument vraie. Je ne peux pas dire : celui-là ne me regarde pas.

Depuis les hauteurs de la rue de Belleville, le Centre Pompidou apparaît comme un objet, à connaître, coloré au milieu des toitures en zinc. Vue depuis les coursives de Beaubourg, une blonde famille mange allongée par terre, une fillette revient au groupe. Deux hommes assis sur le sol se parlent. Un homme noir s'adresse à une femme blanche à l'ombre de jeunes arbres. La foule est là reposée sur la piazza, assise aux tables des cafés bordant la fontaine Stravinsky, ou piétinant patiente à l'entrée du musée.

Emmanuel LEVINAS (voix off)

C'est-à-dire : passer au savoir, le considérer comme objet, faire une enquête, et passer de cet ordre de la relation directe avec l'autre à l'ordre du savoir, de l'enquête, de la comparaison...

Dans le parc de la Villette, un dimanche après-midi, des familles entrent et sortent du jardin des enfants. Plus loin, au bord des douves, un grand-père pêche au ciel une collection de cerfs-volants qu'il vient tendre à de jeunes enfants. Les gens marchent et se parlent.

La VOIX

Rares sont les places où chacun trouve sa place ...
... comme ici au Parc de la Villette.

Rares sont ces lieux ouverts, disponibles, lieux où la richesse offerte répond directement, trait pour trait, à la richesse de la foule et de chacun, à la multitude des envies.

Rares sont ces endroits d'où personne n'est exclu, sans barrières, ni diktats, respecté, et où le sentiment d'être ensemble revient alors...

Sur un horizon, en Camargue, parfaite symétrie horizontale du ciel et de l'eau, apparaît une ligne flottante, mélangeant des baraques et des arbustes.

Banc titre : Beauduc, l'enfance d'une cité

On y déambule, quelques chevaux sont en pâture, tout y est de bric et de broc, de planches et de tôles.

Banc titre : Bernard Picon, sociologue CNRS

Mr PICON

J'ai l'impression qu'en éradiquant les cabanons de Beauduc, c'est un peu comme si on voulait repeindre la Camargue à la couleur des cartes postales.

De vieilles caravanes et des chevaux blancs, de l'eau et des terres juste là, un cabanon avec des deux chaises et quelques fleurs blanches...

Mr PICON

Je pense qu'une poésie de l'environnement ne doit pas se baser sur l'exclusion de qui que ce soit. Je crois qu'on n'a pas à aménager le territoire en fonction simplement d'un imaginaire urbain.

Sur une scène, dans un décor de planches, de chaises, de bassines et de brocs, de linges étendus, faisant comme un bidonville, trois hommes et une femme.

C'est un extrait de la pièce de théâtre "Les pieds dans l'eau" de Jérôme Deschamps et Macha Makeieff.

Les ACTEURS

- On est bien...
- Ah, oui ! On est bien...
- On est bien.
- ...
- Ah, oui ! On est bien...
- On est bien.
- ...
- Alors que là On est bien !

Rires et applaudissements

La VOIX

Humains, oui ...
Humains,
trop humains.

Second entre-deux

(Sur un fond de schiste gris bleu,
une écriture manuscrite déroule la phrase)

... l'autre me regarde, il m'importe ...

AGGLOMERATION METROPOLITAINE

Dans un petit matin gris bleu, un avion atterrit au-dessus des immeubles non loin d'Orly ; des voitures, tous phares allumées, roulent sur le périphérique, le bruit s'accorde à celui de l'avion ; tout autour c'est un mélange de voies, de ponts autoroutiers et d'immeubles blafards ; la lumière est rouge pour la route, et blanche pour les façades, les grandes enseignes au néon ourlent les toits des immeubles de vert, de bleu et de vermillon. On fait mal la part des lampadaires de celle des fenêtres allumées. Nul homme marche, tout scintille.

La VOIX

Lieux, non-lieux.

Dans la métropole qui n'est plus la mère des villes, dans la métropole qui ne ménage pas les siens, c'est à chacun de tailler ses endroits, son territoire. A chacun de recomposer sa famille, sa tribu.

De haut perché, protégé, on regarde la lumière rougie de la rue, vide, en bas. Un bus articulé roule sur le large marquage au sol du mot : Police. Les architectures sont récentes et de banlieue, de gare et de tours, de nulle part.

HOMMES ET DE FEMMES

se succédant à chaque vers (voix off)

"Quelqu'un quelque part s'appelle Lou.

Quelqu'un, tout en manchon, est de ceux que leur vie environne quoiqu'ils ne fassent pas grand chose.

Quelqu'un est plutôt entouré de : J'eusse voulu.

Quelqu'un est ami du bois.

Quelqu'un est ami de l'eau.

Quelqu'un : Non ce n'est pas ainsi qu'il entendait la vie."³

³ - Quelqu'un quelque part, quelqu'un in "A distance", Henri Michaux, Mercure de France, Paris 1997.

Une façade noire de nuit est trouée de fenêtres à la française aux huit carreaux allumés. Derrière on vit, ça bouge. Dans la grisaille d'une aurore mal levée au bord d'une autoroute une petite femme porte dans ses bras un gamin qui pleure, elle se retourne inquiète mais continue. Le paysage du périphérique défile à l'Est au-dessus des voies d'une gare, vers les cheminées fumant blanc d'une usine d'incinération. Dans la lumière jaune du matin à l'horizon, qui sépare le bleu encore sombre au ciel de l'ombre sur la terre, passent des trains de banlieue. Survient un motard casqué qui démarre, le blouson peint, il se relève sur sa machine pour mieux s'asseoir à nouveau. Des voitures arrivent vers la capitale.

Au premier plan, des rails parallèles au sol et des caténaires au ciel. L'horizon est proche, c'est un mur en plaques de béton taggées et colorées au-dessus duquel des arbres taillés et des croix de tombes émergent, quelques tours de logements s'échappent. Dans un wagon de RER, des gens, plutôt jeunes sauf une femme, regardent dehors du même côté, sauf la femme. Pas de sourire, pas d'expression, juste le bruit du train. Un jeune homme mal rasé dort contre le wagon le visage au soleil. Passe un quartier de maisons de briques et de chaux, belles et simples, accolées comme des pavillons Loi Loucheur. Un homme mûr lit, le visage penché au soleil. Le train franchit la Seine

*sur un pont de métal vert comme un cuivre oxydé.
Plein cadre un RER, train bleu-blanc-rouge file au
sommet d'un talus. A l'intérieur, un homme, encore
jeune, tout de jeans vêtu : pantalon, blouson et
casquette, baille à la lecture d'un Magazine
Littéraire sur une banquette lardée d'un coup de
couteau, comme une œuvre de Fontana. Juste
derrière lui, une femme d'un autre âge, bien
propre, ne bouge pas du tout. Elle est en buste et
ressemble à une image. Dehors le tissu urbain est
plus compact, on entre dans la ville. Un
Pakistanaï regarde.*

Une FEMME (voix off)

"Multitude, solitude : termes égaux et convertibles, par le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée." ⁴

*Deux mains d'homme sont nouées. En arrière plan,
défile avec régularité le paysage incertain de la
métropole. Reviennent les rails, sans fin, les
caténaires, les wagons de marchandises, les arbres
et les immeubles. Puis hypnotiques, les rails, juste
les rails, les rails. Une femme à lunettes caresse
tendrement sa fille qui somnole sur elle et suce son
pouce, en sentant son doudou.
Les rails, encore les rails, d'autres rails à nouveau,
lignes floues, parallèles, emmêlées, croisées,. Un*

4 - Les foules de Charles Baudelaire in "Le spleen de Paris".

homme noir et son fils regardent au dehors un autre train ; la barre de la fenêtre entrouverte gêne le fils qui tend son regard au-dessus. En creux, sous la ville quoique encore sous le ciel, on arrive à la capitale.

Les gens insoucieux et apathiques descendent du train, mettent pied à terre encore ; la foule est faite et marche vers dehors, épaisse. On ne voit qu'elle, à la fois grise et tâchée de couleurs.

La VOIX

Tout bouge, l'eau et le bateau qui y dérive.

Avion, métro, camion, nuage...

Démolition, construction, démolition encore.

Vacarme, brouhaha, claquement, silence bruissant du monde endormi.

Le sol, le vent et la vie qui aime à y tailler, mais pas toujours sans mot dire.

Superposés sont les routes, les autoroutes et les ponts où, dans des sens divergents, vont les voitures, les camions et les camionnettes. Ainsi les canaux et les ponts levants pour les péniches et d'autres véhicules.

En bas, il y a l'eau plate et calme ; en haut il y a la frange découpée des tours juxtaposées ; entre les deux le chaos de la ville vécue, cette urbanité. Vue d'hélicoptère dont l'ombre suit le modelé du sol, la dalle d'Argenteuil, les barres et les tours, les

espaces verts et la circulation. Une pelle de bulldozer pousse une terre bien noire, riche, elle est enfouie. Du fond, poussée, la même terre émerge. Un homme jeune et noir regarde de sa fenêtre, le rideau écarté d'une main, l'intérieur de sa cité H.B.M qui est en train d'être coupée en deux par une rue nouvelle.

Banc titre : Ali Keita, étudiant à Jussieu

Mr KEITA

Je suis né ici. Oui, en 77. Ça fait vingt ans que j'habite ici.

Un rouleau-compresseur jaune et sale aplanit l'enrobé fumant. Passent les jambes et les pelles des ouvriers qui le servent. Aux fenêtres d'un vieil immeuble de pierres meulières, de briques et de béton, sont accrochés pêle-mêle un sèche-linge, une antenne parabolique, des jardinières en plastique, des sacs-poubelles bleus, un peu de Prévert...

Mr KEITA (voix off)

Ma mère n'était pas difficile. Dix-sept ans dans un trois pièces à neuf, ça n'a pas été facile. Pour moi, la cité, c'est toujours la même chose. C'est toujours une certaine catégorie de personnes qui habite dans les cités. Pour moi c'est comme si c'était fait exprès.

Dans un contexte sans échappée, viennent des fenêtres sales et entrouvertes, un pigeon sur une tête de lampadaire, une jolie fenêtre fleurie, un chat noir et blanc épiant à l'étroite baie au-dessus de l'escalier au numéro 8. Une fenêtre ouverte au store déroulant remonté donne sur un triste intérieur où une pauvre table faite d'une planche d'aggloméré sur deux tréteaux de bois porte des verres et des bouteilles. Une fenêtre murée de parpaings dégueulant de plâtre est ornée de pigeons, d'une tête de lampadaire et d'une vieille descente d'eaux pluviales en zinc. Viennent le soleil et des fenêtres mêlées, les unes cassées les autres non — aux garde-corps différents ; un autre ensemble de baies aussi étranges signe l'abandon. Au centre d'une embrasure, murée n'importe comment de parpaings, est affiché le panneau réglementaire d'un permis de démolir.

A chaque ouverture, — ou presque — se fait entendre une voix, qui pourrait être celle du gardien, qui égrène la liste des habitants.

Le GARDIEN

...

Sobjak, terrassier

Bel Habib, manœuvre

Bahrh, grutier

Manrani, pâtissier

Jivora, concierge

...

*Ali Keita revient à l'image toujours à sa fenêtre.
Dehors les engins poursuivent leurs tâches.*

Mr KEITA

Le 140, c'est mon village. C'est ça, quoi. Donc c'est pas une route, une petite route qui sépare la cité en deux qui va quand même séparer les jeunes. Je pense, donc. Voilà, quoi !

Derrière la grille noire, le train d'un semi-remorque d'enrobé emboîté à une lisseuse avance dans la fumée. L'odeur manque, du goudron chaud.

Le GARDIEN

...

Jouenne, charpentier

Poletto, maçon

...

Où l'on voit l'intérieur du plus vaste H.B.M de la Ville de Paris éventré par une rue nouvelle en construction ; le souvenir des bâtiments démolis s'estompe.

*Banc titre : H.B.M. 140 rue de Ménilmontant Paris
XXème, architecte L. Bonnier 1920-1926. ⁵*

*Une aplanisseuse fait son office, passe entre une
compresseur et un chef de chantier curieux.*

LA VOIX

Si je te dit : urbain...

Mr KEITA (voix off)

Urbain, ben c'est un village, quoi. Un village dans le
20ème, avec des amis, un truc sympa...

*Viennent les façades en face de chez Ali Keita. Puis
des images d'archives en noir et blanc des
démolitions de l'après-guerre. Les engins sont
différents mais les finalités identiques. Boules
balancées à vive allure, bulldozer à chenilles, vieux
camions Berlier, lourds cylindres jetés à force
d'hommes.*

*Dans un paysage de banlieue, des barres et des
hangars, au-delà d'un attroupement de C.R.S. et de
journalistes, un immense rideau de fumée barre la
vue. Vite, on réalise que la séquence se déroule à
l'envers. Le rideau de fumée en un instant se réduit,*

5 - 1920-26 pour le 140 de Louis Bonnier ; 1924-29 pour la villa Planeix de Le Corbusier : sans aucun doute la même générosité mais des projets si différents. (nd'l'a).

et une barre des années 60 se lève par son centre, n'en finit de se lever et vient occuper tout l'horizon, excéder la largeur de l'image. C'est une barre kilométrique de dix-sept étages aux fenêtres identiques, elle est vraiment inhumaine.

Suit la banlieue et son étendue, depuis les barres au premier plan jusqu'aux tours à l'horizon en tête de colline. Entre les deux, un méli-mélo de barres, de maisons, d'immeubles, de végétation, un tout bien indifférencié, en fin de compte si homogène.

Un homme dans la quarantaine fait face en gros plan devant une façade de barre repeinte.

Banc titre : Camille Saint-Jacques, peintre.

Mr SAINT-JACQUES

Ce qui me surprend le plus aujourd'hui, c'est quand je vois les gens parler des H.L.M. qui ont été construits dans les années soixante. Parfois on est scandalisé. C'est vrai qu'ils ne sont pas d'une esthétique absolument bouleversante. Mais,... avoir des fenêtres qui fermaient bien — puisque les fenêtres, c'était un truc qui ne fermait jamais chez nous, on en avait deux mais ça ne fermait pas —, avoir la salle de bains... Je sais que ça a été l'accession à ... ça n'a pas changé ma vie, ... mais c'était un luxe. Voilà !

*Alors qu'il parlait, passaient des images larges de
la banlieue, devenant de plus en plus serrées.*

*Les images se poursuivent dans une longue séance
panoramique sur le sud de la capitale, allant de
gauche à droite. A cette distance, les différences se
ruinent, tout est abstrait, poli.*

Un JEUNE HOMME (voix off)

A droite, y'a Paris.
A gauche, y'a Fleury
Derrière y'a Evry.

RAP

Je veux sortir
De notre système,
Des cités H.L.M.
Où la délinquance règne
A coups de tête
Que tous les jeunes en sortent
Que tous les jeunes en sortent
Emportent cette idée
Déchirés foudroyés
On te dit "Ah, yo"
Emmenés destinés
Aux loups affamés
Fous non mais prudents
Dans cette société faux cœur

Y'a pas d'erreur
A vot' bon cœur. ⁶

*De nuit, sur le vaste parking d'un supermarché Carrefour, un rodéo de voitures rutilantes, un "run" fait le spectacle. Une foule, silhouette noire qui fait lisière de tous les contours, assistent au manège crissant et fumant de "caisses" relookées : Mercedes Benz, Mini, Porsche, Golf, R5 turbo, AX gonflée, etc.
Soudain ailleurs, mais toujours dans la nuit, une Renault 4L commerciale brûle protégée par des C.R.S. serrés, aux visières de casques relevées.*

Un JEUNE HOMME (voix off)

Faut pas copier l'Amérique. Elle est pas bonne à copier.
Mais si ça continue comme ça, ce sera ça.

Paris défile en haut ; elle est aperçue du fond du périphérique Est, des immeubles, le tablier des ponts et leurs lumières rougeâtres, les voitures se croisent et se suivent.

Un autre JEUNE HOMME (voix off)

J'étais violent. Je me suis senti violent. Pas dans mon quartier, parce que mon quartier, c'est ma cité. Dans des mouvements quand on s'affronte avec des Fafs, quoi !

6 - Rap anonyme.

Des autres bandes qui étaient à Paris, quoi ! Soi-disant des Skins, des choses comme ça, quoi !

Deux jeunes banlieusards dans le métro ; déjà des adultes.

L'UN DEUX

Quand je reviens de Paris ou d'ailleurs, je suis content, je suis chez moi. Je suis en sécurité, quoi !

Un gardien de cité H.L.M. se tient devant l'entrée du numéro 9, façade carrelée et taggée d'un immeuble froid des années soixante-dix. Il est en bleu de travail, quelque peu excédé.

Un GARDIEN

Tu connais pas la décharge ? Ben c'est ici, c'est derrière.

Deux vigiles en treillis bleu sombre et rangers bien cirés passent avec un chien noir en laisse, agressif aboyant derrière un grillage.

Autre part au soleil, une femme âgée, forte méditerranéenne, blonde et tragique, les yeux assombris de cool crie sa colère face à sa cité au rez-de-chaussée emmuré et aux extérieurs dévastés.

La FEMME

Visez le Plan d'Aou ! Qu'est-ce que c'est ? ... (silence)
Des catacombes...

Un concours de tags puis de danses caraïbéennes où une ronde jeune femme ne réussit pas à se relever de son mouvement à genoux. Imitant leurs semblables du Bronx ou de Harlem, des enfants et des adultes jouent sous le geyser d'une bouche d'incendie ouverte à l'été.

Un homme, philosophe à force de coups, lâche sa phrase, derrière le visage d'une vieille maghrébine assise et tatouée de henné et ceux d'enfants souriants.

L'HOMME (voix off)

On m'a balancé sur cette putain de terre. Et qu'est-ce que je fais là ? Ah ! Qu'est-ce que je fais là ?

Une jeune fille d'origine africaine chante une comptine a capella avec douceur, à son oreille une boucle d'oreille d'un cœur en pendentif, son T-shirt est fuchsia ; elle tient un plus jeune dans ses bras, on ne le voit pas.

La JEUNE FILLE (chanson)

Vous connaissez le pays de vos frères.
Et pourquoi, et pourquoi n'y allez-vous donc pas ?

Avez-vous peur qu'il vous mène au pays
Des gens dont le malheur troublerait votre joie...

*Dans une banlieue toute grise de plaques de béton
vieillies et de macadam sale, sous un ciel d'hiver,
une jeune fille brune et heureuse joue avec son
chien loup. Apparaissent une ville fatiguée et des
architectures inoccupées en apparence ; en fond la
ville bourdonne.*

La JEUNE FILLE (chanson en voix off)

...
Rêvez, rêvez,
Puisque rêver vous plaît.
Moi, je ferai mon rêve lorsque je reviendrai.

*Deux tours, mieux travaillées que tant d'autres, se
dressent près de la Marne. Une jeune femme en
parle dans son appartement assise sur le canapé ;
son compagnon est à la table en retrait devant son
ordinateur en contre-jour ; leur chat passe.*

Banc titre : Annie Milon, comédienne

Melle MILON

C'est les autres qui vous font sentir que "tours et
banlieue" ça déprécie en effet cet endroit, bien que ce soit

une tour dite résidentielle, dans un coin plutôt... enfin qui était calme et qui l'est un peu moins...

Des camions et des voitures sont à la queue leu-leu sur la R.N. 20, serrés, véritable mur de carrosseries ; le bruit est fort ; il n'y a pas de place pour autre chose.

Debout dans un intérieur banal, côte à côte, un couple de retraités regarde par sa fenêtre ce flot des véhicules à deux pas de leur façade.

LUI

Comme ça a changé ! C'est inéluctable, hein, que ça change.

ELLE

Mais on s'y habitue vite, hein !

Le flot de véhicules reprend bruyamment, camions en file, voitures aux feux, ...

Puis la route quittée, l'horizon reparait, une ligne sombre et boisée au très lointain entre des tours blanches, et au tout premier plan des pavillons enduits, de petite taille et aux toits de tuiles mécaniques. Ce mélange revient : arbres, caravanes, petits pavillons dans les arbres et juste derrière le rideau de végétation une tour blanche

*de plus de trente étages. Une voix de femme parle
de Montreuil ...*

Une FEMME (voix off)

Ici, il y a une histoire, et on la sent au quotidien l'histoire de la ville. Il y a une âme, il y a quelque chose de très fort à Montreuil. Et nous étant parisiens, on était attiré par l'image, par des choses qui s'y passent... C'est la deuxième ville malienne après Bamako. Il y a beaucoup de foyers africains, il y a beaucoup d'indiens. C'est cosmopolite. Je trouve qu'ici on a le sentiment, grâce à la vie associative très forte, qu'il y a une certain esprit ici...

*Le marché de Montreuil est bondé, populaire,
riche. Puis des africains marchant ensemble, des
murs anciens et neufs, des architectures diverses et
une végétation présente...*

*La femme qui parlait apparaît sous les images d'un
projecteur de diapositives, noyée dans des
architectures diverses.*

*Banc titre : Francine Marchand, conseiller
professionnel*

Mme MARCHAND

...il y a un esprit revendicatif, quoi. Les gens quand, ça ne va pas, ils sont très prêts à se mobiliser, à faire des choses, à agir. On se sent assez citoyen ici.

De nouvelles architectures de maisons jumelées sont noyées dans un verger, une gamine sur ses patins à roulettes se fait traîner par un garçon à vélo.

Mme MARCHAND (voix off)

Il y a beaucoup de mouvements ici. Ça, ça me plaît bien. Pour moi, c'était clair, il fallait que j'habite en proche banlieue, pas très loin du métro. Et pour mes enfants aussi, je pense que c'est quelque chose d'agréable. Je ne voulais pas trop me couper de la ville, de la vie de la ville...

Quatre enfants en file indienne marchent dans ces potagers, derrière un grillage vert. A travers une folle végétation fleurie, sur un mur enduit et gris, un tag bleu et pourpre. Les enfants tentent d'arracher un piton du mur. Voilà un nouveau tag, magnifique, bleu et jaune.

Banc titre : Montreuil, le quartier des murs à pêches

Une fillette qui vient de manger des baies — la couleur de sa bouche en atteste —, son frère attentif à ses côtés, veut expliquer le lieu.

La FILLE MARCHAND

Avant ici, il y avait des murs et il y avait des "pêchiers". Il y avait des "pêchiers". Beaucoup, beaucoup de "pêchiers". Les pêches poussaient sur les murs, et c'étaient les pêches du roi.

Sur un de ces murs très lézardés et partiellement démolis, une faucille et un marteau sont peints en blanc.

Francine Marchand répond à un questionnaire. Elle est toujours recouverte de diapositives de bâtiments et de lieux.

La VOIX

Si je te dis : loger.

Mme MARCHAND

Je pense à : coquille.

La VOIX

Si je te dis : habiter.

Mme MARCHAND

Je pense à : liberté d'occuper comme on l'entend.

La VOIX

Architecture.

Mme MARCHAND

Architecture ? Je pense à : collaboration.

*Une maison pyramidale est recouverte de tuiles
brunes, un capteur solaire y est agrafé.
Le volume est simple ; l'intérieur visible au travers
d'une longue baie aux menuiseries blanches et
inclinées est chargé d'objets en tout genre.*

La VOIX

Si je te dis la fête.

Mme MARCHAND

Ça me convient tout à fait, la fête.

La VOIX

Si je te dis la solitude.

Mme MARCHAND

C'est important aussi et c'est pas toujours pris en compte dans les logements.

On a peu de possibilité de solitude quelque fois dans les espaces construits et on en a besoin aussi.

Neuf maisons aussi pyramidales que la précédente, sont assemblées, serrées les unes contre les autres, comme un campement ancien. Plantée au centre, une immense éolienne blanche, à trois pales immobiles, occupe le ciel bleu, comme un étrange crucifix.

La VOIX

Si je te dis : architecte.

Mme MARCHAND

Je pense qu'à certains, il faudrait leur réduire la tête.
(Rire)

Etonnant village de sphères percées de fenêtres circulaires, posés sur des cylindres. Les arbres sont nus et le mobilier urbain est fait de brosses de lavandière, monumentales comme l'aurait fait

Claes Oldenburg. Pas d'âmes qui vivent. La nuit y est blafarde.

Selon une semblable disposition, des cubes sur une pointe sont juchés au sommet de parallélépipèdes debout. Il y en a cinq ; puis dix ; puis cinquante et cent dans la nuit hollandaise.

Toujours vidées de gens sont les photographies.

Au centre de l'image, la Tour Eiffel émerge des toits de Paris. Lentement le regard descend dans cette matière de zinc, de pierre, de tuile, de garde-corps et de végétation. Assise sur sa terrasse en toiture au cœur de Paris, entre les géraniums, les azalées, les yuccas, il y a une jeune femme en bleu.

Banc titre : Winnie Raveraud, guide de voyage.

Melle RAVERAUD

Vivre au centre de la ville pour moi c'est une forme d'équilibre. J'ai un point d'équilibre. C'est comme si la ville était symbolisée par une rosace. Quand je quitte ce centre et que je me disperse aux extrémités, j'ai toujours ce point de repère central.

Le regard balaye l'épaisseur des toits et des cheminées, les assemblages sont étonnants de richesse et de couleurs. Tout se ressemble et est

différent, sauf l'église Saint-Eustache, cette inachevée.

Melle RAVERAUD (voix off)

La vie dans les villages, ça peut être parfois très oppressant parce que tout le monde se connaît. Le fait de trop connaître les gens, on n'a plus l'impression de découverte, il n'y a plus de mystère. L'ouverture que moi je recherche, en tous cas, est une part de mystère. Ce mystère-là, je le trouve ici.

Un métro aérien passe. Sous son pont, dans une cage verte, des adolescents jouent au basket-ball. Paris défile au travers de la fenêtre d'un wagon de métro, bâtiment, rue, voies SNCF en contrebas, enseignes de marchand, structure rivetée du pont. Dans une douce harmonie de gris vert, deux rames se croisent. Des façades accolées, regardées frontalement défilent, propres, murées, décrépées, toutes au soleil. On entend le roulement du métro.

La VOIX

Déplacer notre corps dans l'indifférence et le bruit, sans regard parfois, si ce n'est pour la fenêtre, c'est un lot commun...

Une rame entre en station. Une femme et sa fille attendent. D'autres passagers les rejoignent pour

entrer. Sortent les voyageurs qui avancent vers l'escalier.

C'est l'été, ils sont légèrement vêtus, les hommes sont en manche de chemise et les filles ont le dos nu.

La VOIX

C'est comme cette envie de rentrer chez soi, ou de fuir qui nous rattrape chaque jour, ... et notre peur de ne pas y arriver ...

Dans les couloirs, un groupe s'est formé : trois hommes sans domicile fixe et une vieille femme de passage.

La VIEILLE FEMME

La vie est trop dure...

Un SANS-ABRI

On voudrait le hurler sur les toits...

La VIEILLE FEMME

... Ecoute. Là, je viens de demander mes points pour la retraite. Vous savez combien je vais toucher ? Deux mille sept cents francs ! Qu'est-ce que je vais faire avec deux mille sept cents francs si je dois payer un loyer ?

En haut d'un escalier au fond du métro deux passages possibles, un couloir ou un escalier, puis un très large couloir. Tous sont vides seulement occupés par les tubes fluorescents et des affiches publicitaires.

La VOIX

Triste solitude. Juste avant l'angoisse du vide. Plus rien, plus rien à faire, presque plus rien à vivre, sinon la haine ou l'espoir avant le désespoir.

Dans les rues de Calcutta, l'activité est fébrile et cahotante, la population partout.

Banc titre : Calcutta.

Sous les ponts autoroutiers, la misère des bidonvilles, les hommes, les femmes et les enfants sont entassés, à même le sol et le linge tendu sur les fils masquent le peu de ciel, les murs sont de cartons et de bois ramassés ou de balles de jute ; il y a des enfants derrière des barreaux, autant d'enfants que de barreaux ; un homme est accroupi fataliste près d'une marmite qui chauffe ; les enfants sont partout, une femme refuse la caméra, une autre est allongée malade, son fils à ses genoux, un tout petit innocent à quatre pattes vient et relève la tête, il pleure en silence.

La VOIX

Il y a la misère ici, et celle des autres là-bas, terrible sans nul doute qui nous concerne et qui nous touche du fond des autres métropoles cousines, la misère des autres qui nous regarde.

Un sac de marchandise sur le dos, des enfants marchent entre des voitures et des camions sur un pont métallique en pleine circulation ; dans la nuit un flot continu de phares allumés, fort de quatre voies vient vers nous ; puis c'est une autoroute bondée large de dix files qui passent sous un pont en béton chauffé au soleil ; une cheminée crache sa fumée ; une usine en fait de même ...

Chanson (voix off)

La terre entière est devenue un quart de l'enfer.
La terre entière est devenue un quart de l'enfer.
Justice, préjudice,
Tout le monde vagabonde.
Justice, préjudice,
Tout le monde vagabonde.
Aie, aie, aie, et moi j'ai mal.
Justice, préjudice,
Tout le monde vagabonde.
Aie, aie, aie, et moi j'ai mal. ⁷

⁷ - *Justice Préjudice*, de Bouba.

... dans un paysage vallonné d'où émergent les tours d'un centre-ville, le halo jaune de la pollution s'est déposé ; une cheminée ; un train à charbon ; un embouteillage et le nuage noir des moteurs diesel mal réglés qui démarrent ; une femme et sa fille assise pique-niquent au bord d'une rue ou d'une route bondée ; un autre embouteillage et les mêmes fumées s'échappent.

Banc titre : Mexico

Absolument perdue, dissoute dans le brouillard jaunâtre de la pollution, lointaine dans le fog, sous la chaleur et sans vent, Mexico ne peut même pas être discernée.

La VOIX

Ça ne peut tout même pas être l'avenir des métropoles que d'abandonner ainsi les siens...

... et de s'estomper.

Troisième entre-deux

(Sur un fond de schiste gris bleu,
une écriture manuscrite déroule la phrase)

New York

Osoir-le-Breuil

Krasnodar

Buenaventura

**L'ARCHITECTE, LE MONDE
ET LE NOUVEL AILLEURS**

Le soleil ricoche sur la Terre, planète bleue, vue d'un satellite, la nuit est à l'autre bout. Fondues, superposées et enchaînées défilent des images de New York, sous des cieux d'orage comme des mers tempétueuses, des peuples marchent pliés sous le fardeau, en exode, ils sont comme la mer ou le torrent, puis sortant de ce malstrom originel, figurent des visages d'hommes noirs et de femmes yougoslaves, d'hommes yiddish, femmes méditerranéennes, enfants asiatiques, femmes

*gitane, arabe, puis — autre étrangeté — un visage
casqué de pilote de chasse.*

La VOIX

Mélange, différence et pourtant ressemblance.
L'humanité donc, les uns chez les autres et vice versa.
Voyage, travail, passage ou séjour...
Et l'architecture qui est toujours là, déjà là. Morceau de
la terre et des cultures qui portent ainsi cet italien en
Nouvelle Calédonie.

*L'architecte Renzo Piano se tient debout dans son
agence à Paris, cadré jusqu'à la taille.*

Banc titre : Renzo Piano, architecte

Renzo PIANO

Je pense que l'architecte fait un métier qui est le plus
ancien du monde — à côté peut-être de quelqu'un d'autre
— mais il est vraiment un des métiers les plus anciens du
monde, puisqu'il s'agit au fond de protéger. Ce n'est pas
vrai que la nature est tellement amie. La nature est plutôt
méchante d'habitude. Il fait toujours trop froid, trop
chaud, trop de vent, trop de pluie.

*En vue aérienne, voilà une presqu'île en Nouvelle
Calédonie, vers laquelle le regard descend
précisément, tout est d'eau, de verdure et de soleil.*

Renzo PIANO (VOIX OFF)

L'architecture, c'est la matérialisation du besoin des gens, des rêves des gens.

Tout ce qui est à la périphérie de l'architecture est important pour l'architecture.

Renzo Piano dans son agence

Renzo PIANO

Parmi ces choses-là, évidemment, c'est les gens surtout. Et alors, le problème ne se pose pas seulement quand vous faites un projet pour une culture qui vous est étrangère, en principe, comme la culture canaque. Ça se pose aussi quand vous faites des maisons, tout simplement, puisque les besoins des gens ne sont pas aussi évidents. Et l'art d'écouter, l'art de l'écoute, de comprendre les besoins des gens, c'est un art très très difficile.

Vue aérienne, du Centre culturel canaque Jean-Marie Djibaou.

Renzo PIANO

Je tâche seulement de vous expliquer pourquoi, au fond, je ne trouve pas tellement difficile de rentrer dans une culture qui n'est pas la mienne, pour la simple raison

qu'il y a toujours, dans une culture qui est forte comme la culture canaque par exemple, quelque chose qui est universel. Universel, ça suffit de le réveiller et de le retrouver.

Le Centre culturel vu de la mer se mêle aux arbres de l'île des Pins.

Renzo PIANO (voix off)

En général, et chez les canaques en particulier, le rapport avec le climat, les vents, les brises, les moussons, les alizés, c'est un rapport très fort.

Renzo Piano dans son agence

Renzo PIANO

C'est pour ça qu'on a conçu les cases du musée — il en a dix — d'une façon telle que, quand le vent pousse d'un côté, il y a une surpression de ce côté, il y a une souspression de l'autre côté...

Plusieurs photographies sont assemblées, des vues aériennes, des élévations, les coques sont voûtées comme des plantes, nervurées comme des feuilles, des charpentes, des assemblages de bois et de métal, de platines, de torons, de tirants et de goupilles.

*Banc titre : Centre Culturel Canaque Jean-Marie
Djibaou.*

Renzo PIANO (voix off)

... par conséquent, la ventilation des cases et du musée est faite d'une façon naturelle, en profitant de la forme même de la case. Et ça aussi, ça appartient à leur culture, mais ça nous appartient aussi, à notre culture.

Alors je crois d'abord qu'il faut dire que l'honnêteté avec laquelle l'architecte se pose dans un dialogue, et tâche de comprendre, ça n'a rien à faire avec son attitude à obéir d'une façon aveugle ...

Renzo Piano dans son agence

Renzo PIANO

... c'est d'habitude plutôt le contraire. Or il y a des cas dans lesquels ce rapport est un petit peu plus complexe, puisque vous êtes, en tant qu'architecte, pas toujours capable de comprendre immédiatement. Dans le cas de ce projet chez les canaques, je crois qu'avec l'aide — là, notamment d'Alban Bensar, puisque c'était l'anthropologue qui nous a aidé —, je crois que on ne s'était pas trop trompé dans le concours sur les trois-quatre choses fondamentales, qui n'étaient pas seulement formelles — aussi formelles, l'expression — mais d'abord le bâtiment n'était pas un bâtiment, c'était un

village, c'était un lieu. Un lieu dans lequel le jardin faisait partie de ça.

Autre vue aérienne.

Renzo PIANO (voix off)

Une rue courbe de 250 mètres sur laquelle vous avez plusieurs éléments qui s'accrochent. Et déjà, c'est correct, c'est correct, c'est fondamentalement correct.

Renzo Piano dans son agence

Renzo PIANO

Alors les gens ont décidé que c'était bien celui-là le projet qu'il fallait faire. C'était le début de l'accord.

Après, on a encore fait beaucoup de travail. Par exemple, nous on pensait qu'on arrivait au milieu du bâtiment. Pof, comme ça, on arrivait... le bâtiment ... on rentrait. Après j'ai appris, on a tous appris, en discutant avec les canaques, que ce n'est pas tout à fait comme ça. Chez les canaques, c'est pas comme ça, et c'est d'ailleurs même chez nous un petit peu pas comme ça. C'est plus beau de découvrir un bâtiment. On arrive, et à travers un parcours qui est plus complexe, un petit peu plus mystérieux, on arrive à un moment à gagner le bâtiment. Alors là, par exemple, on a fait des modifications, on a fait beaucoup de modifications. Et l'accord, c'est pas un moment dans lequel, pof, il y a la trompette qui sonne et qui dit : voilà

c'est fait. C'est pas ça. Ça vient peu à peu. Je dirai même que c'est presque une question de confiance mutuelle. Il y a un moment où l'accord est presque homéopathique. Il vient, peu à peu...

Trois cases de taille différente affleurent une large toiture métallique. Vue depuis la lagune l'horizontale de la toiture reprend celle de l'eau et la verticale des cases celles des arbres. La végétation dans sa luxuriance gomme leurs ancrages au sol, tout se fond.

Renzo PIANO (voix off)

... et ça se construit dans le quotidien. Et ça, c'est la formule la plus belle.

Heureusement, l'architecture est quand même locale, par définition. L'architecture, ce n'est pas une voiture qui se déplace, ou un avion. C'est quelque chose qui est enraciné sur le lieu, qui est nourri par ce lieu, qui est justifié...

Renzo Piano dans son agence

Renzo PIANO

... qui est sur le lieu, qui ne peut pas être ailleurs. Alors finalement, vous avez que l'architecture est régionale par définition, par nécessité. Elle est aussi universelle, par un autre aspect qui a toujours été vrai, mais qui est

particulièrement vrai aujourd'hui. Bien, je pense que ce serait une erreur d'essayer de mettre de l'ordre dans cette contradiction et dire : "je suis plutôt d'accord avec ça ou avec ça". Non, tout simplement comme partout dans la vie, il faut accepter les contradictions, il faut vivre avec. Ce n'est d'ailleurs pas des ambiguïtés mauvaises. Des assez intéressantes ambiguïtés. Dans l'art, l'ambiguïté c'est une richesse quelque fois...

Puis vient ...

un musée de l'art forain en Beauce, de chaux, de bois et d'ardoise, les formes sont simples et rurales, anciennes et modernes.

Banc titre : Artenay

La VOIX

L'architecture, comme l'homme, est toujours *in situ*. Ici en Beauce, comme en Grèce ou en Finlande, l'architecture moderne s'enrichit maintenant de l'apport critique des cultures régionales.

Ici les racines, la terre, la pierre, les enduits, les ancêtres et les tombes, les usages...

Autre lieu, même capacité à tisser l'architecture du présent avec celle de la tradition. Des granges, des murs, des portails, des percements de fenêtres, les surfaces lissées ou pierreuses...

Banc titre : Lisboa, Santiago de Compostella

Des pierres de taille et des pierres sciées, un mur de pierre suspendu, une large et lourde paroi avec son fruit ; dans Lisbonne incendiée, l'ordonnement de toujours des nouvelles façades ; un clocher et une église, des toits et des pyramides pointues de pierre blanche.

La VOIX

Ailleurs : autre chose qui nous aide tant à savoir ce qu'est ici — par différence, par comparaison, par intelligence.

Ainsi dans le terroir, ce village si breton, enrichi d'une sympathie pour le Burkina Faso, l'une de ses contrées intérieures.

Une chapelle, un if plus que centenaire, des longères, des maisons traditionnelles et un bâtiment contemporain, au fond les Monts d'Arrée. Une rue traditionnelle, avec ses bistrotts et l'église, s'ouvre sur une place bordée d'une architecture moderne, s'y élèvent deux chênes et un menhir. Une vitre assemble les architectures dans ses reflets ; un tracteur rouge flamboyant passe et disparaît dans à l'angle de la vitre. Le maire est assis sur le socle en pierre de la salle du conseil.

Banc titre : Pierre Barbier, maire

Mr BARBIER

Nous disons parfois qu'il faut construire le futur en s'appuyant sur le passé. Et je dirai qu'ici nous avons, on le voit, cette maison ancienne de ferme, ce bâtiment de ferme...

Des rues, des lieux, des vues mettent toujours ensemble l'ancien et le nouveau, déjà ensemble.

Mr BARBIER

... qui a été restauré et intégré dans le cadre de la même opération puisque la médiathèque a été construite en même temps que la mairie, même s'il s'agit de deux bâtiments différents. Ce bâtiment ancien apporte quelque chose d'incontestable. C'était bien une volonté de marquer et de se réintégrer dans ce passé. Et en même temps, l'usage du vitrage, à forte dose, l'usage de menuiserie alu, etc., nous nous inscrivons aussi en plein dans une période plus contemporaine.

En même temps, dans notre monde, nous avons besoin d'être effectivement d'un endroit, retrouver une identité. Une identité, c'est à la fois par son lieu de naissance bien sûr, mais c'est aussi...

Pierre Barbier, assis et parlant.

Mr BARBIER

... des lieux d'adoption, là où on vit, et où on se sent bien, et où on est de quelque part. Et ça, c'est un..., je dirai, c'est un axe de développement communal auquel nous tenons collectivement, auquel nous donnons beaucoup d'importance au travers de différents équipements. Ça ne veut pas dire du tout : fermeture et repli sur soi pour autant. Je dirai que, selon le proverbe chinois, on marche sur deux jambes. L'autre volet, c'est bien celui de l'ouverture. Nous avons, avec d'autres communes de la région, nous avons, collectivement à six communes, signé un jumelage avec une petite ville du Burkina Faso.

Sur un marché rural africain, les hommes et les femmes regardent les étals. La ligne ondulante et chaotique des toitures légères séparent la foule en bas et les arbres denses en haut. Devant un bâtiment public moderne en béton brut fait de grandes arches et de portiques, des enfants jouent au toboggan sur le large rebord d'un immense escalier monumental, sur la main courante qui le recoupe. Des africains portant sur leurs têtes des boîtes de verre aux arêtes de bois passent devant une cathédrale de terre.

Mr BARBIER (voix off)

Je dirai : le fait que ce soit en intercommunal montre bien aussi cette notion d'ouverture. La population de cette ville, c'est l'Afrique noire et c'est bien sûr des conditions de vie très différentes des nôtres. Il n'empêche que, à chaque fois — pour ma part, j'ai eu l'occasion d'y aller plusieurs fois, j'assume la présidence de ce comité de jumelage — à chaque fois, nous apprenons beaucoup dans des relations d'échange.

Deux minarets et un dôme prennent le ciel aux arbres. Dans un autre marché aux échoppes de terre et de tôles alignées, les vélos et les mobylettes à vendre rivalisent d'éclats. Deux petites huttes de pisé et de toits de paille se tiennent l'une à côté de l'autre, deux murets les orientent. Des formes rondes et assemblées, liant indistinctement murs et toitures font ville, rempart et sculptures habitées. Elles sont blanches, une femme noire passe à larges enjambées, son enfant dans le dos. Non loin, six paysans binent un sol dur sous un arbre à la ramure horizontale et effrayante. Le regard s'y perd.

Mr BARBIER (voix off)

Il y a aussi avec eux des grandes qualités d'ouverture, d'accueil, qui sont mises en avant et nous y tenons également beaucoup.

En Bretagne, une table d'eau dans un jardin minéral devant une façade blanche au soleil. L'eau sourd.

La VOIX

Depuis toujours, ailleurs était au-delà de l'horizon. Le voyage, le déplacement du corps servait à le découvrir.

Dans le cadre de l'exposition Transarchitectures 2, à l'Institut Français d'Architecture, entre des affiches et des postes de télévision allumés, un homme est assis.

Banc titre : Paul Virilio, urbaniste et essayiste.

Paul VIRILIO

Désormais, ailleurs commence ici. Le ici et maintenant comprend l'ailleurs. Dans les sociétés anciennes, le *hic et nunc* était le ici et maintenant dans la localisation. Or aujourd'hui, le ici et maintenant sont dans la glocalisation.

Banc titre : Glocal = global + local

Paul VIRILIO

Le terme "glocalisation" montre que l'ailleurs est partout, à partir du moment où il y a des techniques de transmission instantanée, de transmission *live* d'images, de sons, etc., etc. C'est ça le cyberspace. Et donc, le monde est partout. Comme disait l'autre, le centre est partout — l'autre, c'est Pascal — et la circonférence nulle part. Et c'est une situation sans pareil. C'est une situation qui est le résultat de la mise en œuvre de la vitesse absolue des ondes électromagnétiques.

Sur un fond noir, flottent des formes simples dans une faible lumière qui ombre leurs faces ou les éclaire. Elles tournent, pivotent et se repositionnent les unes par rapport aux autres.

Paul VIRILIO (voix off)

Alors, tout de suite, le premier matériau de l'architecture, c'est l'espace et c'est l'image. Et donc la première crise, c'est la crise de l'espace géométrique, les dimensions entières. On a fait de l'archi jusqu'à nos jours avec des dimensions entières, celles de la...

Paul Virilio dans Transarchitectures 2.

Paul VIRILIO

... géométrie grecque, c'est-à-dire une, deux, trois dimensions plus le temps. Or, avec l'invention de la géométrie fractale, on entre dans la fin de l'entier. Plus rien ne sera entier. Même pas les dimensions. Les dimensions seront elles-mêmes fractales ou fractionnaires. Et la base de l'espace n'est plus l'entier mais la fraction.

Des formes bleues sur fond bleu, complexes et composites, association de parallélépipèdes fins, de lignes, de traits et d'un cube coloré. Nous sommes en dessous.

Paul VIRILIO (voix off)

Crise de l'espace, cela veut dire bien sûr aussi crise de l'espace réel, c'est-à-dire de l'espace de la réalité avec l'apparition de l'espace virtuel. L'espace se dédouble.

Paul Virilio dans Transarchitectures 2.

Paul VIRILIO

Il y a un espace réel, qui est celui du ici et maintenant. Bien sûr, quand on construit, c'est là, c'est pas ailleurs. Mais en même temps, espace virtuel, c'est-à-dire transmission instantanée des actions, des situations au-delà, ailleurs, comme on le disait tout à l'heure.

Et je crois que la ville de demain, et l'architecture de demain auront à jouer avec cette perspective, qui n'est

plus la perspective de l'espace réel du Quattrocento, qui était liée à une ligne d'horizon et à des points de fuite, mais à la perspective du temps réel, de l'émission et de la réception instantanées d'un signal. Signal image, signal son, signal action, puisque l'on peut téléagir, voir la navette... le petit robot *Sejourner*⁸.

Aidé, un homme enfle un visio-casque. Dans un espace noir, flottant, un plan plat fin, traité comme un tartan défile et laisse voir des traits parallèles et courts comme des traînées de lumière, phares de voiture, puis un volume creux — c'est presque un cube — à la surface texturée d'une écriture, en son sein flottent immobiles de vrais cubes sombres, denses, colorés.

Paul VIRILIO (voix off)

Je crois qu'on va vers une distribution — comme ça — à l'échelle du monde. C'est-à-dire vers une mise en pièces de l'espace de la planète. Je ne dis pas une fonctionnalisation, une affectation de fonctions à des régions : ce serait une catastrophe monstrueuse. Il y a eu des exemples dans les pays sous-développés.

Paul Virilio dans Transarchitectures 2.

Paul VIRILIO

⁸ - Robot expédié sur la planète Mars par la NASA en 1997 et télécommandé depuis la Terre.

Je crois qu'on va vers une fractalisation du peuplement, c'est-à-dire un nouveau type de peuplement de la planète, qui vient de la réduction de cette planète, la réduction de l'espace-temps de cette planète.

L'autre aspect est qu'il va falloir loger les deux dimensions, la dimension réelle et la dimension virtuelle. Je prends un exemple. Quand on fait un appartement, on fait un vestibule. Le vestibule est une pièce semi privée, semi-publique. C'est un sas, un lieu de passage entre l'étranger et moi, entre le privé et le public. Aujourd'hui on a une cabine de téléphone. Une cabine de téléphone, c'est un sas phonique, c'est un vestibule pour le son. On va vers des ... — c'est déjà inventé — vers des vestibules électroniques, c'est-à-dire l'équivalent de la cabine téléphonique mais pour le son, pour la vue, pour l'odorat et pour le toucher. C'est ce que l'on appelle le portail virtuel. *Sun Microsystems* a lancé ce procédé à l'été 1995. On est en 97. Donc, si on regarde la télévision, elle avait déjà amené une nouvelle fenêtre. La vidéo surveillance, c'était une fenêtre sans percer les murs. Là, c'est une nouvelle porte, une nouvelle manière d'entrer chez les gens à travers un vestibule virtuel. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que l'on peut émettre la présence, à travers ce que l'on appelle un avatar, un clone d'un visiteur, et ça sonne, on va dans cette pièce, dans ce vestibule, et on voit le spectre, l'avatar, le clone de son visiteur. Si soi-même on est équipée de capteurs avec un visio casque, on peut apparaître chez ce visiteur, qui peut

se tenir à New York ou ailleurs, et lui serrer la main, lui parler, sentir son corps, *et cetera*. Là, cette question de cette dimension-là pose une question à l'architecture.

Dans le noir, le profil du visage frangé d'une lumière bleu, l'homme au visio casque tend sa tête vers le haut pour mieux voir. Un espace en double spirale sans épaisseur se replie sur lui-même. L'homme cherche à s'y déplacer. Il en sort et revient aux traits de lumière et aux volumes précédents. Un cube, seul, se balance. Sur toutes ses faces est écrit : Desire.

Paul VIRILIO (voix off)

Comment les architectes du futur vont loger l'espace réel (trois dimensions plus le temps) plus l'espace virtuel (cet espace fractionnaire dont on vient de parler) ? C'est une énorme question posée à l'architecte ...

Paul Virilio dans Transarchitectures 2.

Paul VIRILIO

... et à l'habitant.

Vivre avec ses fantômes !

Un humain casqué de drôles d'équipements est tel qu'en 1968 on imaginait le cybernaute.

Paul VIRILIO (voix off)

Je crois qu'on se dirige vers quelque chose qui est une mutation radicale, dans l'ordre du temps et de l'espace. C'est un phénomène historique. C'est pas la fin de l'histoire, comme disait Fukuyama⁹. C'est la fin d'un tempo, d'un rythme historique.

Paul Virilio dans Transarchitectures 2.

Paul VIRILIO

On peut dire qu'après l'accélération de l'histoire annoncée par Daniel Halévy, il y a cinquante ans, c'est l'accélération de la réalité de l'histoire. Et c'est à la fois une chose terrible, redoutable. On vient d'exprimer des inquiétudes. Mais c'est aussi une chose inouïe, merveilleuse. Si nous nous battons contre la négativité, c'est la possibilité d'une humanité citoyenne, d'une humanité unie, ... autrement dit l'avènement du citoyen du monde ...

La Terre telle qu'elle apparaissait au début reparâit. Le soleil y ricoche au couchant, la nuit est déjà à l'autre bout.

Paul VIRILIO (voix off)

... je me sens citoyen du monde. J'espère qu'on le sera demain.

9 - Francis Fukuyama, *La Fin de l'Histoire*, 1992

Un petit accordéon joue une musique de guinguette, jusqu'au bout, jusqu'à l'attendu tsoin-tsoin final.

La VOIX

... citoyen d'un Village Global... tellement fragile,

que

chaque homme,

chaque lieu,

chaque architecture

important

Incomparables,

portant du sens

retentissants du monde ...

ANNEXES

LE GENERIQUE

Image

Jean-Pierre Caussidéry

Son

Pierre Gauthier
Pierre Schoeller
Jean-Louis Garnier
Jean Maïni

Electricien

Charlie Perez

Banc-titre

Jean-Noël Delamarre
Franck Nourrisson

Synthé

Olivier Chapelin

Palette graphique

Antoine Grossin

Montage

Agnès Molinard
Annabelle Le Doeuff

assistées de
Frédéric Gayel
Gaëtan Le Martelot

Conformation
Nino Di Fonzo

Mixage
Thierry Moizan

Production exécutive
ON LINE Productions
Roseline Vincent
Cécile Remy-Boutang
Frédérique Cantù
Elisabeth Barbé-Fitte
Delphine Bargeton
Catherine Champenois
Michel Coulon

Documentation
Catherine Jivora
Marie Méhu

Iconographie
Emile Luider/ Rapho
Droits réservés

Archives

"Les Hommes invisibles"
Carole Roussopoulos
Prospective Image

"Journal de Treize heures"
France Inter

"Si bleu, si calme"
Eliane de Latour
Canal+/Les Films d'ici/Arte

"Beautiful losers"
Diethard Küster
Dockland Productions

"Emmanuel Levinas"
France 3/Sodaperga

"Les Pieds dans l'eau"
de Jérôme Deschamps
et Macha Makeïeff
Arte/Picpus

"Les Lumières de la zone"
Tewfik Farès et Mouloud Mimoun
La Sept-Arte/Image Productions

"Thierry, portrait d'un absent"
François Christophe
Les Films du village/La Sept-Arte

"Beurs"
Ange Casta
Euro Productions/La Sept-Arte/INA

"Et ma vie"
Denis Gheerbrant
Les Films d'ici/La Sept-Arte/INA

"Ah, ma zone"
Mounir Dridi
Cie des Phares et Balises/
Centre G. Pompidou

"Les lumières tristes de Calcutta"
24 heures/CAPA

"Justice Préjudice"
chanson de Bouba

"Thomas Sankara/Idubay"
Myriapodus Films

Agence Im'média
Cinémathèque Pathé
France 2 Actualités
INA actualités
RFO actualités
SFRS
WTN

Droits réservés

Remerciements

Grand Hôtel Nord-Pinus
Mairie d'Arles
Mairie de Plourin-Lès-Morlaix
Centre Georges Pompidou/Carol Rio
Espace Expansion/Mme Lallemand
l'OPAC de Paris
RATP/M. Dubois
La Samaritaine/M. Melin
SEM Centre/Mme Milion
SNCF/M. Mirville
Association "Trait d'union" au Havre
Atelier Renzo Piano
Melvin Charney
Cinémathèque américaine
Editions Mercure de France
Editorial BLAU, Lisbonne
Odile Fillion/Architecture & Prospective
Institut Français d'Architecture
La Folie Video/La Villette
Laurent Billard pour "Beauduc"
Métropolis
Marc Petitjean pour "Métro Rambuteau"
Thierry Wettel
Harmonia mundi
Forum/Michéa Jacobi

Auteur

Philippe Madec

Réalisation

Michel Le Bayon

Guy Demoy

© La Sept/Arte 1997

ANNEXE AU PREMIER MOUVEMENT

Après la tiède odeur du chèvrefeuille, voilà la pluie qui redonne corps à l'air du jardin, et ce rideau d'eau gouttant devant la fenêtre, autre pluie vue de l'intérieur, et ces gouttes tracent à leur guise sur les vitres une autre géométrie du monde, l'anamorphosant, et ces vitres d'époques différentes les unes claires et lisses les autres moirées et emplies de bulles, et cette lumière jaunie où je me carre.

La lisse est en bois brune et vieillie polie caressée amoureuse de la main qui gravit, souple, sur le garde-corps de l'escalier d'un immeuble de logements. A son sommet un vasistas diffuse une lumière plus intense à chaque pas de l'ascension. La main posée glissant dessus sent le galbe du bois, la force de sa prise, la douceur du poli, la courbe débillardée, le raccord des pièces, l'application du travail, la valeur du don...

Il y a l'absence de demande d'architecture. Le bâtiment est réduit au statut de produit, l'architecture inexistante. La médiocrité de la commande se lit dans toutes les pages des catalogues de constructeurs. Devant un catalogue ouvert, une voix suggère : "T'as vu ça là ? C'est pas un archi qui l'a faite ...". Une autre voix lui répond : "Attends ... T'exagères ! T'en es pas sûr..." Une troisième voix reprend : "Justement, on peut pas en être sûr. Mais peu importe, ce truc-là i'sera jamais hanté... il est trop laid..."

Dans le grand froid de l'hiver 1954, l'abbé Pierre se révoltait contre le manque de logements. Avec les compagnons d'Emaüs et Jean Prouvé, il refuse la fatalité et engage l'architecture au service de la dignité ordinaire, il engage l'invention, la créativité, l'industrie de l'architecte ingénieur au service de ceux qui en ont le plus besoin.

Dans la nuit, juste en face, à hauteur du regard perché dans son septième étage, il y a la façade d'une barre, le soir, aux milles fenêtres allumées. Je me demande ce que René Char aurait pu écrire alors, autre que ce sublime poème "Eprise" : *Chaque carreau de la fenêtre est un morceau de mur en face, chaque pierre scellée du mur une recluse bienheureuse qui nous éclaire, matin, soir, de poudre d'or à ses sables mélangée. Notre logis va son histoire. Le vent aime à y tailler.*¹⁰

Il y a rarement mieux qu'un coin, un sol de terre battue et deux murs passés à la chaux formant angle, au soleil de l'après-midi d'un nouveau printemps, pour s'arrêter assis et appuyé sa tête, les yeux fermés.

Au creux de cet aujourd'hui urbain, vient un reste de nostalgie, de cet accord parfait de la maison et de la terre. Francis Ponge écrivait à *Les Fleurys, dimanche 2 avril 1950.*
Maison paysanne, d'un seul rez-de-chaussée allongé, regardant le Sud. Protégée par quelques communs formant aile perpendiculaire, à droite.
D'Ouest, c'est-à-dire de droite, viennent par rafales, à ras de terre et jusque très haut dans les airs, souvent en bourrasques de grêlons, les frais soucis, les rembrunissements bleuâtres.

10 - Fenêtres dormantes et porte sur le toit. René Char. Editions Gallimard, Paris 1979.

Humeurs sauvages et fougueuses venues sous la lueur, vers dix heures du matin, d'un soleil comme sous phare dépoli très haut à gauche, qui accuse les festons des nuages et brusquement se découvre, riant alors sur les façades.

Elles couchent les végétations, laissant les gouttes aux herbes et aux branches.

Nous avons là un de ces paysages du septentrion occidental, tout balayés d'eau, toujours sous le chiffon polaire, la serpillière atlantique.

... Ces tempêtes un peu plus froides que tièdes.

Les bois y poussent très bien, dont il est nécessaire de couper et de faire sécher des bûches — elles deviennent alors rosâtres — pour avoir un peu de feu dans les cheminées au rez-de-chaussée des maisons, — un peu de la chaleur de cette braise venant du bois allumé par l'industrie de l'homme, afin de compenser les coryzas et les rhumatismes.

Mais là-dessous, le corps allongé, nourricier, de la terre brune.¹¹

11 - Nioque de l'Avant-Printemps, Francis Ponge, Editions Gallimard, Paris 1983.

ANNEXE AU DEUXIEME MOUVEMENT

Au bord d'une allée devant une pelouse, songe un homme ou une femme assis sur un banc, un journal laissé de côté au soleil, un moment de repos et de bonheur, dans le regard de cet homme ou cette femme tourné vers le monde passant, dans leur paume de main prenant la chaleur du bois peint sombre et chauffé, dans la légèreté de l'esprit folâtre...

Dans le nostalgique film "Un été à La Goulette" de Ferid Boughedir, il y a une terrasse de café, une terrasse

nostalgique où juif, arabes et chrétiens, italiens, français et tunisiens boivent le *kawa* et tape le carton ensemble, le vent est doux, la mer au bord, le bruit en parvient...

Le révérend père Lion dit le couvent Sainte-Marie-de-La-Tourette conçu en 1957 par Le Corbusier, juste trente ans après la maison Planeix. Il dit ce là où il n'y a pas de rencontre, mais La rencontre.

Et l'art espère les murs, l'art du partage, l'Homme blanc de Jérôme Mesnager, les figures de Némó, les spectres de Ernest Pignon-Ernest ...

Il y a les jets d'eau du parc André Citroën et les enfants qui ignorent l'aberrant interdit, y courent, y jouent, heureux, mouillés.

Dans le tunnel des Halles à la sortie *République*, une large trace de feu marque un mur. Il y avait là depuis plusieurs années la maison de cartons, presque riche, d'un grand africain souvent nu. Par quelle erreur, colère, revanche ou par quelle haine, une telle fortune a-t-elle flambée ? Quelle inhumanité s'est-elle ainsi réchauffée ? Celle qui occupe l'étage technique du forum ? Celle à visage découvert de la rue ? Quelques mois plus tard, le grand noir est revenu, avec d'autres cartons, mais à

quelques mètres de là, un peu à côté comme chez ses peuples où on ne refait jamais un campement à l'exact endroit où se passèrent une mort ou un mariage. Maintenant, une clôture est posée autour de son territoire, elle est fermée à clef. Lui en est exclu.

Il y avait non loin de l'angle de la rue Beaubourg et de la rue du Grenier Saint-Lazare, un très large lit épais, gaiement habité dans la rue. Près de la sortie d'un parc de stationnement souterrain, une autre porte en retrait semblait condamnée depuis et pour longtemps. Le renforcement, un sol un plafond deux murs formant angle, faisait une pièce ouverte chauffée par la ventilation haute du parc, dont la tablette servait de table de chevet. Deux matelas de récupération, quelques couettes, des sacs d'affaires personnelles et quelques hommes habitant là appartenaient à la rue. Une manche alcoolisée et jamais hargneuse, une guitare jouant parfois mais vraiment mal, quelques engueulades, des discussions toujours sérieuses certainement essentielles occupaient toute la largeur du trottoir. Un matin la porte, qui dans son immobilité s'était faite grille, s'est ouverte et le vent est passé. Les machines à nettoyer ont balayé et l'entrepôt à l'arrière et les hommes à l'avant. Une odeur de Monsieur Propre a laissé comme un très grand vide... Depuis ils reviennent parfois l'un ou l'autre pour retrouver leur lieu et l'un ou l'autre. Où sont-ils ?

Il y a les murailles au fond du Louvre et le béton blanc coffré de pin d'Oregon. "Coffré de la princesse, Ouais !".

Il y a les gestes et les visages si mobiles des sourds et muets qui se donnent rendez-vous à l'entrée du R.E.R et du métro "Les Halles" de part et d'autre des barrières près des œuvres de Trémois. Les chômeurs se retrouvent au cœur du centre Georges Pompidou.

Le soir, les allées du Forum des Halles sont vides, les commerces fermés, les gardiens font leur ronde, il y a les bottes et les chiens, les ombres furtives, les arrestations, les trafics, les hommes qui habitent dans les lieux inaccessibles.

Il y a un psychologue de bazar ou de comptoir qui dit que les architectes ont besoin de laisser des traces car ils ont plus peur de la mort que les autres...

Il y a une voix qui demande : *et qu'en est-il des clients ?*

ANNEXE AU TROISIEME MOUVEMENT

Une voix dit :

- Tu connais la fable de la mer... Non ? Tu l'as jamais entendu ?... Bon, attends, je vais te la dire...

La marée des toits tangué de droite et de gauche.

La voix poursuit :

- Alors voilà. Il y a la mer... Et, au bord de la mer... il y a des hommes, il y a des femmes et des enfants... Et tous, ils attendent de la mer qu'elle leur donne le poisson dont ils ont besoin. Ils en ont besoin pour vivre. Enfin, pour manger... Tu vois ? Alors comme ils ne peuvent pas tous aller sur l'eau — et qu'ils n'en ont pas envie non plus

— et que pour la plupart ils ont autre chose à faire, d'ailleurs ! alors ils désignent un des leurs — mais vraiment, celui-là veut bien que ce soit lui — ils désignent un des leurs pour être le pêcheur... Donc ils sont là, et ils l'ont désigné, et ils sont face à la mer, et ils demandent à la mer le poisson. Tu vois, il y a la mer, il y a le poisson au fond de la mer, il y a le pêcheur sur la mer, et le pêcheur qui a besoin du poisson pour les autres et pour lui, et il y a le pêcheur qui demande à la mer le poisson... pour le donner après...

Image :

On continue à regarder la marée des toits de Paris.

Une autre voix :

C'est pareil, en fait, pour l'architecte... Il y a la ville, là en dessous de nous, à côté de nous, autour de nous, des hommes, des femmes et des enfants qui ... ont besoin de la ville pour — pour vivre — bon, là c'est pas pour manger, mais c'est pour vivre ensemble se loger, pour s'abriter, se mettre à couvert, se retrouver ensemble, chez soi, pour être bien quoi, juste bien. Bon, et il y a un des leurs qu'ils ont nommé l'architecte... Il l'a voulu, ils l'ont reconnu. Donc tu as la ville, tu as l'architecte dedans, et à côté, et il demande de l'architecture à la ville, il demande de l'architecture à l'architecture, il le demande pour les autres ... et pour lui aussi. Vraiment l'architecte aussi en a besoin, lui aussi.

La voix d'une concierge gouailleuse qui dit : “En tous cas, moi... j'peux vous l'dire... Eh ben, l'architecte qu'a

fait ces logements-là, ben moi j'peux vous dire qu'il habiterait pas d'dans. Tu peux même pas faire entrer un lit, T'entends les voisins et il a même fait une double hauteur que tu peux pas chauffer, au lieu de mettre un plancher !”

Il y a un groupe de jeunes beurs habitant un abribus dans une banlieue, habitant leur abribus, toujours occupé, marqué. Derrière passe une étrange créature, c'est la somme d'un matelas de laine plié et de deux jambes qui marchent en dessous.

Il y a la dalle d'Argenteuil et les voitures en dessous qui viennent et partent au loin.

Il y a le rejet de l'autre, une épaule, un détour de tête, une fausse absence. Quelques gestes de dédain, de détour de regard, devant la misère, la manche...

Il y a l'architecte Moi et l'architecture égoïste. Il y a l'architecture autiste et les photographies des revues qui ne montrent jamais d'habitants, une page tourne elle est vide de gens; une autre page tournée elle est vide de gens, une autre page encore...

Il y a la métropole qui met à mal les outils de l'architecte,
la métropole où le visage de l'autre est plus difficile à
cerner.

Il y a l'immense galerie technique de la Z.A.C. Seine
Rive Gauche au pied de la Très Grande Bibliothèque.
Première galerie du genre, longue et profonde, presque
infinie, canalisation sans début ni fin, structure invisible
d'une ville dont le contour est insaisissable.

Il y a des squats, des mondes parallèles. Il y a les
photographies de Marc Pataux sur le quartier des
Cornillons.

Il y a une voix qui dit : "mais là, où est-ce que je peux
m'asseoir ?"

Il y a Barbara qui chante :
Et faire jouer la transparence
Au fond d'une cour aux murs gris
Où l'aube n'a jamais sa chance

Il y a à Los Angeles un immeuble qui est toujours flou. Il
y a une voix au téléphone qui le dit :
- "Mais, si! Je t'assure !".

ANNEXE AU QUATRIEME MOUVEMENT

Il y a les Situationnistes et auparavant le philosophe Paul Ricœur qui disent le lieu et le monde ou l'Europe.

Etre d'ici n'exclut pas le monde. Partout, on est d'ici.

Un car de touristes japonais arrive aux Hospices de Beaune. Il y a un flot de visages de touristes japonais qui entrent et sortent, et photographient. Il y a les Hospices

de Beaune et l'Asie toujours dans les yeux de ceux qui cherchent là l'autre, l'autre chose pour un peu de soi.

Dans l'écho sombre et ample d'un réseau téléphonique international, une voix dit : "Je suis Jean-Pierre, à Strasbourg, je suis Jean-Pierre, à Strasbourg... Je veux qu'on m'apprenne à aimer..." Suit un silence sidéral...

Il y a un autre monde que celui des lieux, un monde qui lui renvoie et le renforce. Il y a une autre couche au monde, une autre épaisseur, une autre dimension.

Il y a le monde du déplacement et de l'information, celui de l'instantanéité de l'ailleurs. Il y a la cybernétique. Le rhizome informatique a tissé sa toile. Dans le lieu, l'homme est vertical pris dans cette tension gravé entre le sol et le ciel. Dans le nouvel espace en train d'à venir, l'homme s'étend horizontalement, tendu dans cette toile tissée entre lui est les autres, absents, apparemment absents. La toile d'araignée, le Web, Internet, c'est ouvrir chez soi au monde et être présent immédiatement dans le monde.

Il y a le directeur du Cetelem qui, au cours d'une émission "Rue des Entrepreneurs", explique que les Français veulent de plus en plus se replier chez eux, dans

les séjours et les chambres devenus d'autres séjours, mais des "chez eux" ouverts par de plus larges baies et de plus nombreux écrans.

LE RESUME

Aborder la demande d'architecture dans sa situation contemporaine. Plus qu'à voir, donner à entendre l'architecture par la voix de ceux qui en ont besoin : l'agent SNCF, la petite-fille d'un artisan, le philosophe, l'élu, le sociologue, le directeur d'un hôtel social, l'artiste peintre, l'hôtelière, l'architecte, l'étudiant, la mère de famille, l'employée de l'ANPE, le chanteur poète, tous des habitants bien sûr ? Il nous fallait laisser remonter tous ces mots, tus ou refoulés, non entendus, parfois peu dicibles ou inaudibles. Evoquer. Dire et montrer quelque

chose qui est commun, qui nous est en commun. Nous avons mis ensemble des paroles tendues vers l'architecture, des situations inexistantes sans l'architecture, des envies, des tristesses, des paniques, des joies toutes liées à la condition contemporaine de l'architecture.

Quatre mouvements composent le film *Habitant*, alternant témoignage et réflexion.

Le premier *A propos de chez soi* où Mr et Mme Latapie, agents SNCF, leur mère et un voisin parlent de leur maison économique, conçue par des architectes près de Bordeaux, de même que Hélène Planeix, petite fille d'Antonin Planeix artisan qui en 1924 demanda à Le Corbusier de lui concevoir sa maison à Paris ; où, face à la perte du logement, le directeur d'un hôtel social redit l'essentiel ; où un poète chanteur, Léonard Cohen, évoque le sentiment d'être chez soi et l'effort à produire pour y arriver ; avant qu'un détenu n'appelle et que dans les ruines de Varsovie une femme pose sous l'oeil d'une caméra devant l'image d'une villa idéale.

Le second *Seul et ensemble* où Anne Igou, patronne du Nord Pinus à Arles, donne à comprendre l'"ancienne place des hommes" ; où les Frères Jacques chantent les Halles d'avant les Halles ; où le philosophe Emmanuel Levinas esquisse le visage de l'autre et son importance, sur des images de foule aux Halles ou à la Villette, ce parc où tout le monde trouve sa place ; où un

anthropologue dit Beauduc et une poétique de l'environnement, avant que "Les pieds dans l'eau" quelques acteurs se trouvent bien, oui bien, et nous rappellent Nietzsche.

Le troisième *Agglomération métropolitaine* où, dans un fondu de voix, Ali Keita, étudiant, habitant du 140 rue de Ménilmontant parle de sa cité ; où une provinciale à Paris, depuis sa terrasse, dit sa découverte de la métropole, de ses jours et de ses nuits ; où Francine Le Marchand, employée à l'ANPE, esquisse les murs à pêches de Montreuil et la convivialité ; où une jeune femme habitant une tour à Choisy-le-Roi aime sa tour malgré une nostalgie du centre-ville ; où Camille Saint-Jacques, artiste peintre, raconte comment sa venue dans une barre lui a permis d'accéder à de dignes conditions d'existence ; où des rappers rappent et des gens affirment : "je suis d'ici".

Le quatrième *L'architecte, le monde et le nouvel ailleurs* où l'architecte Renzo Piano explique comment lui, l'italien a travaillé avec les canaques en Nouvelle Calédonie pour le Centre culturel Jean-Marie Djibaou, comment vient l'accord et quelle relation l'architecture entretient aujourd'hui avec le lieu et le monde ; où Pierre Barbier, maire d'un bourg breton parle de sa commune, du fait d'être là et aussi au Burkina Faso, cet ailleurs qui aide à comprendre ses propres racines ; où Paul Virilio décrit combien l'espace cybernétique est proche et

comment il révolutionnera notre habitation, le lieu et le monde, notre pensée de la Terre.

Si fragile malgré tout...

Cet opuscle a été produit par l'auteur pour accompagner la diffusion gratuite par la Direction de l'Architecture et du Patrimoine du Ministère de la Culture et de la Communication en 1998, de la cassette VHS du film HABITANT auprès des organismes de promotion de la culture architecturale et des écoles d'architecture.

Outre la préface de François Barré et la retranscription du film, il contient des éléments d'un réservoir de thèmes proposés par l'auteur mais non utilisés par les réalisateurs.

Copyright : ©2004, philippe madec

Copyright : cette œuvre est libre selon les termes de la Licence Art Libre que vous trouverez sur le site <http://artlibre.org>